

relations

MONTRÉAL

JANVIER 1973

NUMÉRO 378

PRIX 75¢

LA FAMILLE QUÉBÉCOISE

la fin de la revanche des berceaux: de 1961 à 1971, le nombre des enfants de 0 à 4 ans a diminué de plus de 190,000 au Québec — une analyse de Richard Arès

PLURALISME et UTOPIE

l'idéologie du pluralisme: une expression du désengagement, un alibi pour la démission... ou un défi social ou politique, une utopie chrétienne? — échos d'un colloque par Guy Bourgeault, Michel Dussault et Colette Moreux

VASECTOMIE

une technique contraceptive aisée et efficace, réversible en théorie mais irréversible en pratique, et qui comporte certains risques — un dossier présenté par Marcel Marcotte

LES RELATIONS des jésuites

une tradition d'attention aux faits, aux moeurs, aux personnes et aux choses... — présentation de la nouvelle édition d'une précieuse collection par Florian Larivière

relations

revue du mois
publiée par un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

COMITÉ DE RÉDACTION :

Irénée DESROCHERS, directeur
Guy BOURGÉAULT, secrétaire
Richard ARÈS, Albert BEAUDRY, René CHAMPAGNE,
Jacques CHÉNEVERT, Gabriel DUSSAULT, Michel DUS-
SAULT, Julien HARVEY, Marcel MARCOTTE, Yves VAIL-
LANCOURT.

ADMINISTRATION : Albert PLANTE

RÉDACTION, ADMINISTRATION et ABONNEMENTS :

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal 351 —
tél.: 387-2541.

PUBLICITÉ et RELATIONS PUBLIQUES : Pauline HOULE, C.P. 565,
Station « H », Montréal 107. Tél.: 387-2541.

numéro 377
janvier 1973

SOMMAIRE

La paix est possible ! (Paul VI)	3
Recensement 1971	
La famille au Québec	Richard ARÈS 4
Dossier — pluralisme	
Unité chrétienne et pluralisme (liminaire) Guy BOURGÉAULT	6
Pluralisme et foi chrétienne	Guy BOURGÉAULT 6
Quelques aspects du pluralisme religieux au Québec	
Colette MOREUX	10
Pluralisme, culture et politique	Michel DUSSAULT 12
La vasectomie	
La vasectomie, cette inconnue...	Marcel MARCOTTE 16
Les livres	
Les Relations... 300 ans après	Florian LARIVIÈRE 21
De la mort à la vie: Les longs chemins de l'homme	
Jean-Paul LABELLE	27
Outres neuves, vin vieux ?	Guy BOURGÉAULT 30
Pour la nouvelle année...	
Votre cœur et le mien	Paul FORTIN 22
Pourquoi les Américains quittent-ils la lune ?	
René CHAMPAGNE	25
Chroniques	
Théâtre: Dans les majeures... et les mineures !	
Georges-Henri D'AUTEUIL	22
Littérature: Au commencement étaient les grands-pères	
Gabrielle POULIN	24
Cinéma: « La vraie nature de Bernadette »	Yves LEVER 26
Relations et ses lecteurs (lettres)	28
Ouvrages reçus	30

Relations est une publication des Éditions Bellarmin.
Prix de l'abonnement: \$7 par année. Le numéro: 75¢.
M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des
abonnements pour la revue.



Relations est membre de l'Audit Bureau of Cir-
culations. Ses articles sont répertoriés dans le
Canadian Periodical Index, publication de l'As-
sociation canadienne des Bibliothèques, et dans
le Répertoire canadien sur l'éducation. Dépôt
légal, Bibliothèque nationale du Québec.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no 0143.

Viennent de paraître

DIMITRI KITSIKIS

Le Rôle des Experts à la Conférence de la Paix de 1919

(Cahiers d'Histoire, n° 4)

15 x 21 cm., 229 pages. — Prix: \$4.50

ARTHUR GODBOUT

L'origine des écoles françaises dans l'Ontario

15 x 23 cm., 183 pages, 16 illustrations.

Prix: \$5.75

O. J. FIRESTONE, ed.

Economic Growth Reassessed

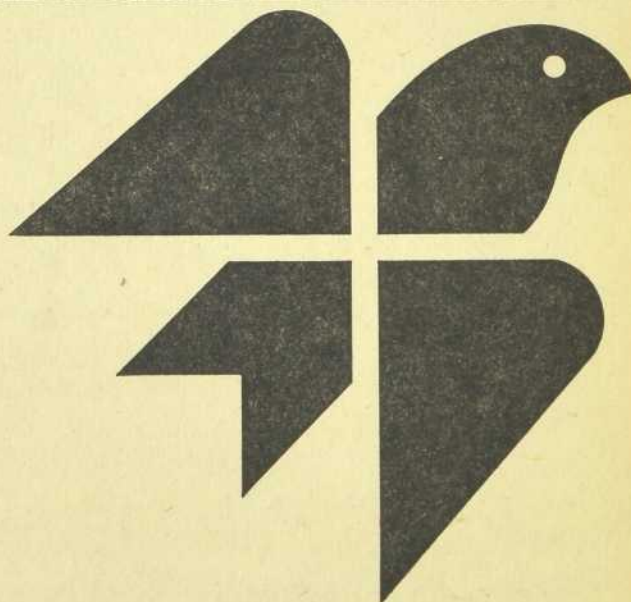
15 x 23 cm., XX, 250 pages. Prix: \$6.75

En vente chez votre librairie et aux :

Éditions de l'Université d'Ottawa

Université d'Ottawa

Ottawa, Ontario, K1N 6N5



un peu plus par-ci...
un peu plus par-là...

ça donne
beaucoup plus
avec
la BCN

Banque Canadienne Nationale

A l'occasion de la *sixième journée mondiale de la paix*, le 1^{er} janvier 1973, Paul VI a convié une fois encore à l'œuvre de la paix tous les hommes de bonne volonté — ou, pour reprendre la formule évangélique, « tous les hommes que Dieu aime ». La paix est possible, mais elle est une tâche; elle requiert l'*agir pour la justice*, rappelait Paul VI il y a un an. Elle est une tâche, et non pas un rêve; et c'est comme tâche qu'elle est possible, comme tâche de l'homme avec Dieu « à qui rien n'est impossible ».

— C'est une grande chose que la paix, mais une chose difficile, extrêmement difficile. Et pourtant pas impossible. Les efforts de l'homme suffiront-ils pour la procurer, pour la maintenir ? Sans vouloir donner ici une réponse définitive à cette angoissante question, nous dirons simplement que, si « cela est impossible à l'homme, tout est possible à Dieu » (Mt 19:26).

(Paul VI, 4 octobre 1966.)

— La paix est possible. Nous devons tous la chercher. La paix n'est pas un rêve, mais un devoir, un devoir universel et perpétuel. Nous devons toujours faire tous les efforts pour rendre la paix possible. C'est la raison, et non la force, qui doit décider du sort des peuples... La paix, il faut la vouloir. Il faut l'aimer. Il faut la réaliser.

(Paul VI, 1^{er} janvier 1969.)

La paix est possible!

— La paix est possible. Grâce à l'homme frère, mon frère, notre frère...

(Paul VI, 1^{er} janvier 1971.)

— « Bienheureux les artisans de paix... »: nous écoutons, enracinés dans une espérance qui ne déçoit pas, le message de Noël qui annonce la paix aux hommes de bonne volonté. La paix, nous l'avons sur les lèvres et dans le cœur, comme un présent, comme un salut et comme un souhait venant de l'Esprit. Parce que nous possédons la source secrète et intarrissable de la paix: « le Christ, notre paix ». Si la paix existe dans le Christ et par le Christ, elle est possible entre les hommes et par les hommes...

(Paul VI, 8 décembre 1972.)

Telle est la force de l'espérance chrétienne, enracinée dans la foi en un Dieu inlassable et toujours prêt aux recommencements, que le chrétien ne se laisse pas abattre par le triste bilan des 8,000 guerres de l'histoire humaine. Malgré la guerre et les divisions entre les hommes, Noël revient chaque année, et nous venons d'en célébrer encore le mystère d'éternelle nouveauté. *La paix est possible* pour les hommes que Dieu aime. Par les hommes que Dieu aime.

La famille au Québec

par Richard ARÈS

Selon les données du recensement de 1971, qui commencent à nous arriver en cette matière, le Québec compte 1,357,185 familles, soit 253,363 de plus qu'en 1961. Dans ces familles, vivent 2,578,390 enfants, soit seulement 152,032 de plus qu'il y a dix ans. Statistiques qui nous indiquent déjà une tendance générale, qui sera confirmée par la suite: *le nombre des familles au Québec augmente désormais plus vite que le nombre des enfants*, soit 253,363 d'une part et 152,032 d'autre part.

Une comparaison nous aidera à mieux nous rendre compte de la situation: celle du Québec avec l'Ontario dans l'ensemble du Canada, au triple point de vue de la population, des familles et des enfants vivant dans ces familles.

Tableau 1
Le Québec et l'Ontario dans le Canada

Selon	Le Québec		L'Ontario	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
— la population	6,027,765	27.9%	7,703,105	35.7%
— les familles	1,357,185	26.7%	1,881,840	37.1%
— les enfants	2,578,390	29.1%	3,046,160	34.5%

L'Ontario l'emporte facilement au triple plan de la population, des familles et des enfants, mais, s'il compte 524,655 familles de plus que le Québec, il n'affiche que 467,770 enfants de plus que ce dernier. Aussi, son pourcentage le plus élevé dans l'ensemble canadien est-il celui des familles: 37.1 et son plus bas, celui des enfants: 34.5, alors que le contraire est vrai du Québec, dont le pourcentage le plus élevé est celui des enfants: 29.1, et le plus bas, celui des familles: 26.7. Déjà l'on peut soupçonner qu'il y a plus d'enfants par famille au Québec.

La composition des familles

C'est ce que va nous révéler le tableau suivant, qui montre la composition des familles, tant au Québec qu'en Ontario, selon qu'elles ont plus ou moins d'enfants.

Tableau 2
Composition des familles selon le nombre d'enfants

Enfants	Le Québec		L'Ontario	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
0	376,795	27.8%	595,420	31.6%
1	285,740	21.1%	397,620	21.1%
2	283,495	20.9%	415,710	22.1%
3	181,425	13.4%	250,270	13.3%
4	105,145	7.7%	124,510	6.6%
5	60,845	4.5%	56,135	3.0%
6	28,680	2.1%	23,155	1.2%
7	15,905	1.2%	10,245	0.6%
8	8,890	0.6%	4,845	0.3%
9 et plus	10,265	0.7%	3,925	0.2%
	1,357,185	100.0%	1,881,840	100.0%

Trois constatations à partir de ce tableau:

1. L'Ontario présente numériquement et proportionnellement beaucoup plus de familles sans enfants que le Québec: 595,420 familles d'une part et 376,795 d'autre part, soit un surplus de 218,625 pour l'Ontario. En d'autres termes, les familles sans enfants s'élèvent à 31.6% en Ontario et à 27.8% au Québec.

2. En chiffres absolus, l'Ontario domine quant au nombre de familles qui ont de 0 à 4 enfants, mais ensuite, à partir du 5e enfant, c'est le Québec qui l'emporte. Son pourcentage rejoint même celui de l'Ontario à partir du 3e enfant: 13.4 en regard de 13.3, et va jusqu'à le tripler rendu aux familles de 9 enfants et plus: 0.7 d'une part et 0.2 d'autre part.

3. Des 24,660 familles de 9 enfants et plus que compte le Canada, 10,265, soit 41.6%, habitent le Québec et seulement 3,925, soit 15.9%, l'Ontario. Si l'on descend d'un cran et considère le nombre de familles ayant 8 enfants et plus, on trouve que le Québec en renferme 19,155 et l'Ontario 8,770 seulement.

En dépit de cette quantité imposante de familles nombreuses, le Québec a cependant vu son nombre d'enfants vivant dans les familles subir, de 1966 à 1971, une diminution de 68,516. En 1966, en effet, le Québec comptait 2,646,906 enfants, mais seulement 2,578,390 en 1971. Ainsi donc, en cinq ans, le nombre d'enfants, non seulement n'a pas augmenté, mais a considérablement diminué. Le tableau suivant nous aidera à saisir l'ampleur du phénomène.

Tableau 3
Nombre et répartition des enfants de moins de 15 ans au Québec

Enfants	1961	1966	1971
0-4 ans	671,256	632,489	480,520
5-9 ans	624,074	682,874	633,645
10-14 ans	568,065	628,210	671,310
Moins de 15 ans	1,863,395	1,943,573	1,785,535

De 1966 à 1971, le nombre des enfants de moins de 15 ans au Québec a diminué de 158,038. Cette diminution est attribuable presque entièrement à la catégorie des enfants de 0 à 4 ans, laquelle ne présente plus, en 1971, que 480,420 enfants, alors qu'elle en comptait 632,489 en 1966 et 671,256 en 1961. La diminution a été de 151,969 par rapport au chiffre de 1966, et de 190,736 par rapport à celui de 1961. C'est là l'une des raisons qui expliquent que la population du Québec soit demeurée presque stationnaire en ces dernières années: de fait, elle n'a augmenté que de 4.3% de 1966 à 1971.

Une autre manière de présenter l'évolution de la population au Québec est de considérer la moyenne d'enfants par famille. D'abord, dans l'ensemble des provinces canadiennes.

Tableau 4
Moyenne d'enfants par famille selon les provinces,
classées par ordre décroissant

	1971	1961
Terre-Neuve	2.4	2.7
Nouveau-Brunswick	2.0	2.3
Ile-du-Prince-Edouard	2.0	2.2
Québec	1.9	2.2
Nouvelle-Ecosse	1.8	2.0
Saskatchewan	1.8	1.8
Alberta	1.8	1.8
Manitoba	1.7	1.7
Ontario	1.6	1.6
Colombie-Britannique	1.6	1.6
CANADA	1.7	1.9

Même si sa moyenne d'enfants par famille est passée, en dix ans, de 2.2 à 1.9, le Québec occupe encore le 4e rang dans l'ensemble des provinces canadiennes, mais il vit pour ainsi dire sur son erre d'aller et ne tardera guère à descendre plus bas si, dans la prochaine décennie, se continue la tendance décelée dans la dernière, laquelle a enregistré une diminution de plus de 190,000 dans le nombre des enfants de 0 à 4 ans.

Pour ceux que la question pourrait intéresser, voici quels sont les comtés du Québec où la moyenne d'enfants par famille est, d'abord la plus élevée, ensuite la plus basse. Cette moyenne s'élève à 2.9 au Matapédia, à 2.8 aux Iles-de-la-Madeleine, à 2.7 au Lac Saint-Jean et à Gaspé-Ouest, à 2.6 à Gaspé-Est et au Témiscouata, et à 2.5 dans les comtés suivants: Abitibi, Bonaventure, Chicoutimi, Frontenac, L'Islet, Lotbinière et Saguenay. Cette même moyenne, par contre, s'abaisse à 1.8 dans les comtés d'Argenteuil, de Québec, Saint-Hyacinthe, Saint-Jean et Sherbrooke, à 1.7 dans le comté de Brome et à 1.6 dans l'Ile-de-Montréal et l'Ile-Jésus.

Dans les villes, les moyennes les plus élevées se retrouvent, d'abord à Chicoutimi-Nord: 2.6, puis à Alma: 2.5, ensuite à Hauterive et Gaspé: 2.4, enfin à Arvida, Jonquière, Kénogami et Sainte-Scholastique: 2.3. Les villes suivantes, par contre, ont les moyennes les plus basses: Anjou, Giffard, Outremont, Saint-Jean, Sorel et Valleyfield: 1.7; Québec, Saint-Hyacinthe, Saint-Lambert: 1.6; Dorval, Lachine, LaSalle, Montréal, Mont-Royal et Saint-Léonard: 1.5; Verdun et Saint-Laurent: 1.4; Côte-Saint-Luc et Westmount: 1.3, la plus basse moyenne de toutes les villes du Québec.

L'état matrimonial, les divorcés

Quelques détails sur l'état matrimonial des Québécois, en particulier des divorcés, compléteront cette description statistique de la situation de la famille au Québec.

Tableau 5
Etat matrimonial des habitants du Québec

Célibataires	3,175,620	52.8%
Mariés	2,593,550	43.0%
Veufs	233,540	3.8%
Divorcés	25,050	0.4%
	6,027,760	100.0%

Comparé aux autres provinces, le Québec affiche un fort pourcentage de célibataires. Est-ce parce qu'il compte encore plus d'enfants en bas âge, ou plus de femmes que d'hommes (il a un surplus de 38,670 femmes), ou que les gens s'y marient plus tard? Il est difficile de le savoir de façon précise. Seule, en tout cas, la province de Terre-Neuve, qui présente la plus forte moyenne d'enfants par famille, le dépasse sur ce point.

Une catégorie mérite une attention particulière, par suite de sa rapide croissance: celle des divorcés. Voici comment, en dix ans, cette croissance s'est faite.

Tableau 6
Nombre et augmentation des divorcés dans chaque province,
par ordre décroissant

	1971	1961	Augmentation
Ontario	70,095	21,776	48,319
Colombie-Britannique	35,190	11,558	23,632
Québec	25,050	5,242	19,808
Alberta	21,285	5,900	15,385
Manitoba	8,070	2,799	5,271
Saskatchewan	5,535	1,934	3,601
Nouvelle-Ecosse	5,110	1,719	3,391
Nouveau-Brunswick	3,165	1,215	1,950
Terre-Neuve	735	129	606
Ile-du-Prince-Edouard	455	89	366
Yukon et T.-N.O.	430	231	199
Canada	175,110	52,592	122,518

Dans toutes et chacune des provinces, l'augmentation est considérable. Elle est, par exemple, de 48,319 en Ontario et 19,808 au Québec. Ce dernier, cependant, semble vouloir rattrapper son retard: au cours de la dernière décennie, le nombre des divorcés a augmenté de 222% en Ontario, de 233% dans l'ensemble du Canada et de 378% au Québec. Dans cette dernière province, les trois quarts des divorcés, soit 18,590 sur 25,050, habitent la région métropolitaine de Montréal.

De toutes ces statistiques se dégagent très nettement deux tendances, qui caractérisent maintenant la famille au Québec: *les divorces augmentent, les enfants diminuent*. Sur ces deux points, le Québec est en train de rejoindre et même dépasser la plupart des autres provinces canadiennes. Dans les dix dernières années au Québec, rappelons-le, le nombre des divorcés a augmenté de 19,808, soit de 378%, tandis que le nombre des enfants de 0 à 4 ans a subi une diminution de 190,736, soit de 28.4%. En 1961, ces enfants de 0 à 4 ans représentaient 12.8% de l'ensemble de la population québécoise; en 1966, ce pourcentage était descendu à 10.9 et tombait à 7.9 en 1971.

Les Canadiens français avaient déjà dit adieu au vieux rêve de la revanche des berceaux. Mais pour le Canada. Vont-ils maintenant aussi le dire *pour le Québec*? Vont-ils se condamner eux-mêmes, par suite d'une famille à qui la vie fait de plus en plus peur, à tout simplement *survivre* au lieu de *grandir* comme peuple? Voilà la question qui conditionne aujourd'hui tous leurs projets d'avenir: il serait pour eux grandement téméraire de ne pas en tenir compte dès maintenant.

Pluralisme et foi chrétienne

par Guy Bourgeault

Les chrétiens de toutes les églises sont conviés chaque année, durant le mois de janvier, à réfléchir et prier ensemble pour l'unité chrétienne. Le moment nous a paru propice pour présenter à nos lecteurs le présent dossier sur le pluralisme.

UNITÉ CHRÉTIENNE ET PLURALISME

Ce dossier fait écho aux échanges du *symposium sur le pluralisme* qui a réuni, du 24 au 26 novembre 1972, vingt-cinq universitaires spécialisés en histoire, en sociologie, en science politique, en philosophie, en exégèse et en théologie. Organisé par le secrétariat de l'Office national d'œcuménisme de la Conférence catholique canadienne (CCC), ce symposium interdisciplinaire n'a pas voulu limiter le champ des enquêtes et des analyses au pluralisme religieux et même proprement chrétien, dans une perspective strictement œcuménique. Au contraire, on a résolument situé le débat au niveau plus général et englobant du pluralisme socio-culturel et politique. Il va sans dire que ce pluralisme dans la façon d'envisager le sens de la vie individuelle et collective n'est pas sans influencer aujourd'hui profondément la problématique du travail œcuménique.

Les médias d'information ont déjà rendu compte de ce symposium: nos lecteurs en auront sans doute entendu parler en écoutant l'émission *Dialogue* (Radio-Canada, 26 novembre 1972) ou en regardant *5D* (Radio-Canada, 3 décembre 1972); ils auront peut-être lu, également, les brefs reportages des journaux *le Devoir*, *la Presse* ou *le Soleil* (27 novembre 1972). Un bulletin spécial de l'Office national d'œcuménisme (1452, rue Drummond, Montréal 107) doit présenter sous peu les points majeurs qui ont retenu l'attention des participants au symposium durant leurs douze heures d'échanges. En outre, les communications du symposium doivent être publiées, au cours de l'année 1973, dans un recueil spécial sur le pluralisme.

Grâce à la bienveillante collaboration des organisateurs, quelques membres du comité de rédaction de la revue *Relations* ont pu participer, à titre d'observateurs, à ce *symposium sur le pluralisme*. Les articles qui suivent sont donc largement inspirés des communications et échanges de ce symposium; les positions qui y sont exprimées n'engagent toutefois que la responsabilité de leurs auteurs.

G. B.

Parler de pluralisme, ce n'est pas simplement parler de la pluralité des visions de l'homme et du monde, des idéologies, des systèmes éthiques, des comportements. C'est reconnaître la valeur positive de ces pluralités au plan socio-culturel, favoriser leur interaction cohérente et structurée, accepter et désirer même que les diverses options particulières se contestent les unes les autres, s'influencent. C'est donc affirmer que personne ne possède la vérité totale sur l'homme et sur son destin personnel et collectif. Or l'évangile révèle cette vérité totale et définitive en Jésus-Christ. Et l'Eglise porte

en elle cette vérité reçue. La question se pose donc, pour le chrétien, de façon radicale: le pluralisme est-il conciliable avec sa foi? Et, si l'on parle tant de pluralisme aujourd'hui chez les chrétiens, est-ce le signe d'un affaiblissement de la foi et des convictions qui tendrait à abolir ou, du moins, à amoindrir les différences entre l'option du croyant et celle de l'incroyant? Ou est-ce volonté, de la part du pouvoir ecclésiastique, de maintenir son emprise sur ces chrétiens, de plus en plus nombreux, qui ont pris leurs distances face aux définisseurs traditionnels des aspirations personnelles et collectives¹?

Un évangile totalitaire?

Le chrétien se tournera assez spontanément vers l'évangile pour y voir un peu plus clair. Mais en agissant ainsi, fait-il plus qu'y chercher la confirmation rassurante d'une option déjà prise, de gré ou de force, en faveur du pluralisme? La foi chrétienne ne peut plus être vécue, comme elle le fut jadis peut-être, dans la quasi-unanimité de la chrétienté. Elle est aujourd'hui quotidiennement confrontée, de fait, avec des options souvent profondément divergentes au plan de l'anthropologie (vision de l'homme et du sens de la vie humaine) et de la morale. Les martyrs surent sans doute affronter jadis, au cours des premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, les contestations et les contradictions. Mais semblable intransigeance dans le témoignage à rendre à la vérité n'est pas facile. On conçoit dès lors que la tentation soit forte de justifier évangéliquement une tolérance pratique imposée à la vie chrétienne dans un monde largement sécularisé. Mais l'entreprise ne va pas sans péril: elle risque de compromettre, en l'accommodant, l'intransigeante vérité de l'évangile. Et de réduire à l'insignifiance un témoignage chrétien qui n'est plus capable d'audace.

Chose certaine, dans la mesure où le pluralisme « apparaît comme un sous-produit de l'explosion qui a donné naissance à la société moderne », il serait abusif d'en vouloir trouver les fondements dans l'évangile²: les struc-

tures sociales et les schèmes mêmes de pensée, au temps de Jésus, dans la Palestine des années 30, ne connaissaient ni ne reconnaissaient la diversité idéologique et socio-politique d'aujourd'hui. Le Nouveau Testament hérite de ce souci d'orthodoxie qui a caractérisé la vie d'Israël sous l'ancienne Alliance: la reconnaissance de Yahvé implique, au plan moral et au plan culturel, une commune adhésion des membres du peuple à Yahvé et à lui seul³. De sorte que la diversité des cultes originels et des comportements, malgré une assez large tolérance, a dû progressivement céder la place à une plus stricte uniformité⁴. C'est dans ce contexte socio-culturel et religieux que Jésus fut entendu et que les évangiles furent rédigés.

Le Nouveau Testament porte donc, lui aussi, la marque de cette intransigeance de la religion yahviste. Le Christ

1. La communication et les interventions de Colette Moreux (sociologue, Université de Montréal), lors du *symposium sur le pluralisme*, furent à cet égard particulièrement suggestives et stimulantes. Un condensé en est publié dans le présent dossier.

2. Marc Girard, (exégète, Un. du Québec à Chicoutimi), dans sa communication sur les « fondements et limites du pluralisme d'après la théologie johannique », introduction.

3. Stanley B. Frost (exégète, McGill Un., Montréal) développe ces perspectives, de façon plus étoffée et plus nuancée que je le fais ici, dans sa communication: « Pluralism in the Old Testament ».

4. *Ibid.*

y apparaît comme celui hors duquel il n'est pas de vie, de salut: « Je suis la voie, la vérité, la vie ! » Et comme celui qui exige une adhésion totale de qui veut le « suivre ». A cet égard, l'évangile peut être dit « totalitaire »; et le christianisme avec lui. Mais la réalité du mystère révélé en Jésus-Christ est d'une telle richesse qu'elle ne peut être saisie et vécue par le chrétien que de façon bien partielle, et par l'Eglise que dans la diversité. En témoignent, dès l'origine, les christologies différentes, quoiqu'exprimant une même foi en un même Christ, de Marc, de Matthieu, de

Luc, de Paul, de l'auteur de la lettre aux Hébreux, de Jean⁵. Un réel pluralisme est ainsi comme réintroduit dans la vision chrétienne du monde et dans l'évangile lui-même; mais un pluralisme que l'on pourrait dire *interne*, qui ne reconnaît pas pour autant la valeur des options non chrétiennes. Il y a les « fils de lumière » et les « fils de ténèbre », ceux qui croient et ceux qui refusent. La nécessaire diversité de l'expérience chrétienne ne légitime ni ne valorise d'aucune façon les autres expériences religieuses ni l'option de l'incroyant.

accueillir l'achèvement par Dieu, par delà des divisions et les dispersions, dans l'universalité de l'amour fraternel¹¹ dont le Christ nous a donné le commandement comme « nouveau ».

4° Corrélativement, il faudrait déployer ici le thème paulinien — et teilhardien — de la récapitulation et de l'instauration nouvelle de toutes choses dans le Christ¹².

5° Et c'est cela même qui fonde, dans le Christ, la « catholicité » de l'Eglise¹³ en même temps que la nécessaire diversité — de richesse dans l'unité et non de désintégration dans la division — de l'expérience chrétienne.

Universalité du salut et catholicité de l'Eglise

Mais il importe de bien reconnaître la part « culturelle » de cette intransigeance et de ce « totalitarisme »⁶. Et, faisant un pas de plus, de scruter ce qui, dans des expressions nécessairement inadéquates, nous est révélé comme proprement évangélique et devant faire le cœur de l'expérience chrétienne. C'est à ce niveau qu'un pluralisme plus large ou plus « ouvert » peut trouver sa légitimité évangélique. Il ne sera guère possible ici que d'énumérer assez sèchement quelques éléments majeurs de la théologie chrétienne à cet égard, de suggérer seulement ou d'ouvrir quelques pistes de réflexion.

1° Il importe d'abord de bien distinguer le pluralisme qui est reconnaissance de la riche diversité de la vie en son déploiement et celui qui est lié à la division, à la désintégration, au chaos, au péché⁷. La théologie de la création et du péché, déjà explicitée dans les anciens textes de Gn 1-3, pourrait être ici reprise et développée avec profit⁸ pour aider à comprendre l'ambiguïté théologique du pluralisme moderne et à juger de la valeur ou de la non-valeur de certaines diversités au niveau des options idéologiques et des structures sociales et politiques contemporaines.

2° Le thème de l'universalisme du salut offert par Dieu à l'homme, thème déjà présent dans la théologie vétérotestamentaire et qui marque profondément les théologies de Paul et de Jean dans le Nouveau Testament, demanderait aussi d'être explicité. Cette explicitation nous amènerait à reconnaître et à respecter, en les valorisant, ces voies de Dieu qui ne sont pas les nôtres et dont saint Paul, par exemple, a toujours voulu tenir compte⁹ en reconnaissant pratiquement la diversité des dons de Dieu et la surabondance de sa grâce. Sans rien valoriser qui soit incompatible avec l'évangile, cette volonté divine d'un salut universel nous fait voir que « Dieu se trouve à égale distance de tous les hommes, de toutes les cultures, de toutes les contrées du monde, et aussi de toutes les religions »¹⁰.

3° Le thème de l'unité eschatologique à parfaire serait également à scruter de près. Car l'unité, le rassemblement universel des hommes, est bien un don eschatologique. Donnée par et dans le Christ de façon définitive, elle demeure espérée dans la foi et elle fait appel au travail des hommes pour la parfaire, pour à la fois l'achever et en

Le pluralisme, à la lumière de l'évangile, se voit imposer de sévères limites. Pour être chrétien, il ne saurait aucunement se fonder sur une sorte de relativisme prêt aux concessions doctrinales et aux compromis éthiques. Par ailleurs, le « totalitarisme » intransigeant des écrits néo-testamentaires, fortement lié et en partie expliqué par le contexte socio-culturel de l'époque, ne saurait définir l'attitude chrétienne « passe-partout » valable en tous temps et en tous lieux. La foi chrétienne d'aujourd'hui, vécue dans un contexte socio-culturel nouveau et « pluraliste », trouve dans l'évangile les fondements d'une attitude chrétienne nouvelle — peut-être plus ouverte qu'il n'était possible dans un régime de chrétienté — dans les « ouvertures » évangéliques que sont l'unité eschatologique à parfaire et l'universalisme « catholique » tant du salut offert que de l'amour fraternel¹⁴.

Les dernières réflexions sur la catholicité de l'Eglise nous amènent à porter une attention spéciale sur l'Eglise elle-même et sur son mystère. Comme le note Jean-Marc Dufort, « le pluralisme dans l'Eglise ne s'explique pas adéquatement, et donc ne peut pas être défini, par une volonté d'opposition à une soi-disant 'neutralité' de l'Eglise qui la déclarerait étrangère à tout engagement culturel, social ou politique »; il ne s'explique pas non plus par « un certain parti pris de tolérance qui n'irait pas jusqu'à s'enraciner dans l'acceptation de la condition humaine concrète » soumise à de continues mutations et, partant, à la nécessité d'un constant effort, par l'homme, de renouvellement de la vision du monde; il tient « à la nature même de l'Eglise comme peuple de Dieu, communion de ceux qui croient au Christ », et comme

5. Cf. John C. Kirby (exégète, McGill Un., Montréal), « Is there a Basis for Pluralism in the New Testament? » — et Raymond Bourgault (Université du Québec à Montréal), « Les Douze et le pluralisme ».

6. Cf. Marc Girard, *ibid.*

7. Voir, à cet égard, la communication de Charles H. Henkey (théologien, Loyola College, Montréal): « Pluralism: a Theological Approach ».

8. Comme l'a fait, par exemple, Karl Rahner (*Ecrits théologiques*, vol. 7 et 11 spécialement), abondamment cité par Gilles Langevin (théologien, Université Laval, Québec) dans sa communication sur « le pluralisme en matière spirituelle et religieuse selon Karl Rahner ».

9. Voir, à cet égard, les suggestions intéressantes de la communication de Marc Girard.

10. J. M. Gonzalez-Ruiz, « Pour le pluralisme religieux », cité par Marc Girard, en conclusion.

11. Cf. Marc Girard, *ibid.*

12. Cf. Charles Henkey, *ibid.*

13. Voir, à ce sujet, la communication de Jean-Marc Dufort (théologien, Faculté de théologie S.J. de Montréal): « Le phénomène du pluralisme dans l'Eglise et ses incidences œcuméniques ». Voir aussi Roger Lapointe (Un. Saint-Paul, Ottawa): « Structure chrétienne du pluralisme ».

14. Ce paragraphe reprend, en l'élargissant quelque peu et en la paraphrasant, la conclusion de la communication de Marc Girard.

PLURALISME POLITIQUE ET ÉVANGILE

Même s'ils sont largement portés à donner leur soutien aux autorités en place, les catholiques français couvrent aujourd'hui tout l'éventail de l'échiquier politique. Cette diversification peut être un gain si elle permet une plus juste perception de la véritable compétence ecclésiale en matière politique. Mais, si elle devait recouvrir l'indifférentisme, elle ne pourrait que poser question. Si, en effet, il est légitime d'avoir un échantillonnage varié dans une multitude de domaines secondaires, est-il possible, aux prises avec les questions fondamentales — celles que pose souvent la politique — de s'accommoder de toutes les opinions et de leurs contrastes ?

Face à ce problème, l'opinion chrétienne réagit simultanément de deux façons contradictoires. Tantôt elle considère l'éparpillement politique des catholiques comme un *malheur*, voire comme un *scandale*. Tantôt elle se satisfait volontiers de cette pluralité d'appartenance, convaincue que la pensée, l'adhésion et la pratique politiques sont *affaire privée* ne relevant que de la seule conscience des individus.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Aux origines, la communauté chrétienne reconnaissait l'existence d'un certain nombre de *critères pratiques*, liés à la situation précise de temps et de lieu, qui s'imposaient à ses membres pour vivre, au-delà de l'orthodoxie dogmatique, une *cohérence pratique* dans leur action publique.

...

Le choix politique, du moins si l'on dépasse les apparences, n'est pas habituellement déterminé par la seule foi, mais, antérieurement, par des *éléments d'origines diverses* où l'histoire personnelle, les conditionnements de toute sorte et les solidarités, notamment de « classe », occupent une place considérable.

En outre, des *tempéraments*, la part du temps liés à des situations et à des rôles, manifestent des clivages profonds...

peuple immergé dans le monde et dont les institutions, comme toutes les institutions, « appartiennent à la figure de ce monde »¹⁵. C'est dire que l'Eglise comporte en sa réalité concrète des éléments divers et transitoires, qui n'entament pas le mystère de communion qu'elle incarne, mais, plutôt, lui donnent précisément corps et figure. C'est à ce niveau que le pluralisme dans l'Eglise peut être vu et vécu comme positif, valable; et accueilli et vécu dans l'espérance proprement chrétienne¹⁶.

Pluralisme théologique

Si l'expérience chrétienne, dans l'Eglise, est vécue dans la diversité, quoique dans l'unité de la communion au même Christ dans l'unique Esprit, cela implique qu'elle sera explicitée et articulée dans des discours théologiques eux-mêmes divers, dans *des théologies*. Cela ne va pas sans poser de façon nouvelle, dans le présent contexte de la vie ecclésiale pluraliste, des problèmes réels et particulièrement délicats, que signale Gilles Langevin¹⁷.

Car l'Eglise est dépositaire d'un évangile unique, et c'est en fonction de ce dépôt qu'un magistère a été « divinement institué pour proclamer la foi en son authenticité et pour juger de la valeur des formules où les théologiens s'efforcent d'exprimer cette foi ». Comment cela peut-il être vécu dans la reconnaissance effective du pluralisme dans l'Eglise ? Selon Karl Rahner, que cite Gilles Langevin, il faudra désormais que les théologiens œuvrent diversement, selon qu'ils entendent contribuer à « trouver la base commune au pluralisme de notre époque » en interpellant et en interprétant *l'expérience chrétienne qui est commune à tous les croyants*, ou qu'ils veulent plutôt « rencontrer les multiples projets d'existence » dans *des démarches critiques diversifiées qui entraîneront le fractionnement de la théologie en théologies*¹⁸. Ce pluralisme théologique doit être reconnu comme légitime : il est à la fois *nécessité imposée par l'éclatement récent des consensus idéologiques* (au niveau de la vision qu'a l'homme de lui-même et de son destin personnel et collectif, et qui légitime, pour ainsi dire, les options de chacun dans un groupe donné) et *promesse d'explicitation de richesses encore insoupçonnées du mystère chrétien*.

La reconnaissance d'un tel pluralisme théologique demandera au magistère, note Gilles Langevin, « une attitude

Mais ceci appelle peut-être ce que Jean-M. Dufort appelle « une véritable révolution en ecclésiologie ». Car nous nous sommes habitués, chez les catholiques romains de tradition latine, à une ecclésiologie — spontanée ou réfléchie — unitaire, vécue dans une sorte de totalitarisme plus uniformisateur qu'unificateur. Le pluralisme s'y sent nécessairement mal à l'aise et comme fautif... Tout au plus peut-il être toléré, en pratique, comme une sorte de mal nécessaire et peut-être inguérissable !

vraiment nouvelle ». Si sa tâche demeure « foncièrement inchangée, la manière de l'accomplir se fait décidément moins tranchante et uniforme » dans cette situation ecclésiale nouvelle. Selon Karl Rahner, l'Eglise et son magistère doivent, dans une mesure bien plus grande que jadis, laisser aux théologiens et aux diverses églises locales la responsabilité de savoir si, en conscience, ils sont en communion avec la foi professée par l'Eglise entière, si leur façon de comprendre et de vivre le mystère chrétien demeure vraiment en accord avec l'évangile de Jésus-Christ. En somme, le magistère devra laisser plus grande latitude à la recherche théologique et remettre davantage qu'il ne l'a fait dans le passé aux théologiens, dans les diverses églises locales, « la responsabilité de veiller eux-mêmes au maintien authentique du credo commun »¹⁹. Il surveillera peut-être moins qu'il n'incitera et n'encouragera à des recherches patientes et loyales. Et le fruit de ces interventions magistérielles d'un type nouveau ne sera sans doute pas, comme on le craint parfois, l'appauvrissement de la foi ou

15. Jean-M. Dufort, communication citée ci-dessus (cf. note 13).

16. Voir, à ce sujet, les articles publiés par Jacques Chênevert dans *Relations*, depuis plus de trois ans; entre autres, « L'unité des catholiques est-elle encore possible ? » (septembre 1969), « Trois réactions catholiques au concile hollandais » (mai 1970), « Intervention de l'Eglise — modalités, limites, conditions de validité et d'efficacité » (juillet-août 1971), « Notes détachées sur le synode » (novembre 1971), « Une Eglise à rapatrier » (janvier 1972), « Espérance et conflit dans l'Eglise » (juin 1972), « Christ sans église ? » (septembre 1972), « Morale et Eglise en changement » (décembre 1972).

17. Les paragraphes qui suivent empruntent beaucoup à la communication de G. Langevin citée ci-dessus (cf. note 13).

18. Karl Rahner, « Le pluralisme en théologie et l'unité du credo de l'Eglise », dans *Concilium*, 46 (1969): 70, cité par Gilles Langevin.

l'engourdissement de la conscience chrétienne, mais bien plutôt une sorte de « centration » nouvelle, « avec plus de netteté », sur « le contenu suprême et décisif de la foi chrétienne », sur

« ce noyau central et radical de la foi chrétienne »²⁰ qui sera réexprimé de façon à pouvoir éclairer l'expérience de l'homme contemporain et en révéler le sens.

Pluralisme et appartenance à l'Eglise

Mais ce pluralisme théologique dans l'explicitation du « noyau central et radical de la foi chrétienne » n'ira pas sans poser de façon nouvelle le problème de l'appartenance à l'Eglise et celui de sa mission propre dans le monde.

Déjà, depuis quelques années, les modes d'appartenance à l'Eglise se sont assez profondément transformés et diversifiés. En témoigne, entre plusieurs autres signes, le fait que les évêques du Québec aient senti le besoin de réfléchir ensemble et avec d'autres chrétiens, lors de leur assemblée de septembre dernier, sur l'attitude à avoir à l'égard des « marginaux ». Certains chrétiens s'éloignent de l'Eglise et de ses pratiques, qui semblent pourtant profondément convaincus et désirent vivre de l'évangile de Jésus-Christ. D'autres consentent à s'ennuyer une fois la semaine à l'église, à condition que leur sommeil ne soit pas trop violemment troublé par la provocation de l'évangile. D'autres encore tiennent à la vitalité d'une communauté eucharistique qui soit en même temps communauté prophétique quotidiennement engagée dans l'ordre socio-politique. Etc. A l'intérieur de l'acceptation d'un credo commun, il est clair que les options sont assez profondément différentes d'un groupe à l'autre et qu'on y professe des credos relativement divers. Dans la commune reconnaissance du commandement nouveau de Jésus-Christ, il est également clair que les idéologies et les morales sont différentes d'un groupe à l'autre et que, en conséquence, les engagements socio-politiques y sont fort divers.

Signe de vitalité, sans doute, que cette diversité assumée dans un pluralisme ouvert et qui demeure soucieux de l'unité à bâtir. Mais risque, aussi, nous rappellent les sociologues²¹. Car les clercs, les bourgeois instruits ont plus de facilité à nuancer leurs adhésions et à mesurer ou diversifier leurs appartenances que les « simples fidèles ».

19. *Ibid.*, p. 106.

20. *Ibid.*, p. 108.

21. Interventions, notamment, de Colette Moreux et de Raymond Lemieux (sociologue, Université Laval).

En outre, on peut se demander si le pluralisme est vraiment vécu et assumé dans l'Eglise. S'il l'était, il y serait certainement source de conflits et d'oppositions, de divisions même parfois; mais il pousserait aussi à travailler ensemble à l'édification d'une unité supérieure, par delà les conflits rudement menés et loyalement portés. Mais peut-être le pluralisme y est-il simplement vécu dans la marginalité, c'est-à-dire à ces niveaux de la vie ecclésiale où les enjeux n'ont à vrai dire pas d'importance (rock et guitares vs chant grégorien, par exemple).

Enfin, on peut surtout et on doit se demander si le pluralisme professé peut être pratiqué de façon réelle sans énerver l'engagement du chrétien et la mission de l'Eglise. Chose certaine, dans l'Eglise comme dans la société civile, l'idéologie pluraliste peut fournir à chacun un confortable alibi au non engagement, à la démission. Puisque tout le monde a raison ! Mais je crois qu'une telle conception — théorique et pratique — libérale du pluralisme, outre qu'elle serait profondément anti-évangélique et anti-chrétienne, serait anti-pluraliste. Si l'Eglise, comme communauté structurée des croyants en Jésus-Christ, veut vraiment jouer le jeu du pluralisme ou, plus simplement, remplir son vrai rôle dans le monde, il faut qu'elle soit capable de « se brancher » et de vivre dans la non-conformité avec les idéologies souvent mesquines de ce monde et qu'elle a pour mission de contester avec vigueur. Contestante, elle serait alors elle-même contestée; et constamment provoquée à la conversion. Et elle serait « pluralisante » dans un monde trop tenté par l'unidimensionnalité.

Enfin, les conceptions que l'on se fait de la vie en société et des rapports sociaux, les idéologies, divisent les hommes d'action en positions apparemment irréductibles. Il semblerait qu'il n'est pas possible d'imaginer une conception d'ensemble de la vie sociale qui allie, dans une synthèse équilibrée, toutes les valeurs essentielles. D'où ces positions divergentes dont les cohérences opposées tiennent à la priorité accordée à l'une ou à l'autre des valeurs fondamentales de l'existence humaine, la liberté ou la solidarité.

...

Dans ce contexte conflictuel, la stricte honnêteté, tout comme la fidélité à l'Evangile demandent que, loin de s'anathématiser, les adversaires ne s'ignorent pas. Tous les hommes, en effet, au-delà de leurs différences et de leurs différends, sont des hommes: tirés du même matériau, fils du même Père, appelés à ne faire qu'un en Jésus-Christ. C'est sur ce donné originaire que se bâtit le pluralisme. Il requiert que personne ne soit exclu de la bataille pour l'homme et qu'on reconnaisse une part aux opposants dans le projet que l'on forme d'une société meilleure.

Un disciple du Christ, idéologiquement situé et politiquement marqué, ne peut ignorer les révélations dont le différent, fût-il l'ennemi, est porteur.

La diversité même des pensées et des pratiques politiques ne permet jamais de dire que l'état pleinement réussi des choses est ici ou qu'il est là. Au contraire, elle est une invite à un « remembrement de la vérité » par affrontement et dépassement des théories et expériences divergentes.

Ainsi donc, l'attitude pluraliste ne peut que marier la conviction la plus engagée avec l'humilité la plus profonde, exorcisant par là même la neutralité et l'intolérance, également néfastes à la vie sociale.

(Assemblée plénière de l'épiscopat français, 28 octobre 1972: « Pour une pratique chrétienne de la politique » — extraits.)

Quelques aspects du pluralisme religieux au Québec

par
Colette Moreux *

Lors du *symposium sur le pluralisme*, la communication de Colette Moreux a suscité de féconds échanges. Avec l'autorisation de l'auteur, *Relations* en publie ici un condensé pour stimuler la réflexion.

La première réflexion qui me vient à l'esprit pose d'emblée le phénomène du pluralisme comme un exemple de ces contradictions incessantes entre ce que sont les faits sociaux et ce qu'en pensent leurs contemporains. En effet, la légitimation du pluralisme, religieux ou autre, et l'engouement autour du mot et de la chose ont été croissants au fur et à mesure que diminuaient les diversités socio-culturelles et que s'aplatissaient les écarts stratificatifs à l'intérieur, et de l'une à l'autre, des ethnies occidentales. Aux époques, encore récentes, où la diversité et l'opposition éclataient partout, le monisme culturel, religieux ou éthique prévalait à l'intérieur de chaque groupe social; maintenant que rien ne ressemble plus à un occidental quel qu'il soit qu'un autre occidental, la première vertu qui est réclamée de chacun d'eux est la reconnaissance et l'approba-

tion de différences devenues aussi rares que pièces de musée. La philosophie pluraliste apparaît, cocassement, comme une des sécrétions les plus généralisées d'un monde de plus en plus uniforme.

L'appréciation des écarts entre ce qui est et la représentation que s'en donne un groupe, aussi bien que les distorsions que ses utilisateurs font subir à une idéologie constituée, sont précisément les clés qui permettent d'atteindre la signification effective de celle-ci dans une société donnée. Dans le cas qui nous occupe présentement, je voudrais montrer comment la nature et la fonction du pluralisme, pour étrangères qu'elles soient aux conceptions courantes, font de ce phénomène une des réponses les plus adéquates aux aspirations de notre époque, chez nous notamment.

met à exalter sans regrets ce que, des siècles durant, elle avait défini comme « le mal » et contre quoi elle avait mobilisé l'essentiel de ses énergies et de celles de ses adeptes.

En outre, la crise pluraliste actuelle, que l'on cherche à présenter comme « un progrès », ne porte pas sur des divergences de conceptions religieuses, mais sur la pertinence même du sacré dans le monde moderne. Le pluralisme religieux n'est rien d'autre qu'un essai de *relativisation de l'absolu*, procédé qu'aucune logique terrestre ne saurait admettre en dehors d'un recours à un opérateur transcendant, Dieu, à qui l'esprit occidental ne reconnaît justement plus de pareils droits.

Un alignement pluraliste opportuniste

Je n'étonnerai personne en définissant comme malaisée la situation actuelle de l'Eglise catholique québécoise, surtout si on la compare à ce qu'elle fut il y a peu. Pour sauver ce qui n'était pas déjà perdu, et en toute bonne foi souvent, elle s'est résolue en quelques années à adopter une tactique utilisée depuis des décennies par les différentes dénominations protestantes nord-américaines: se faire elle-même le champion de ses propres renoncements, en remettre par rapport aux aspirations modernistes souvent mal définies des fidèles — autocritique, reniement des vérités d'antan, apologie d'un pluralisme sur l'antithèse duquel était fondée toute sa puissance passée, politique, économique et spirituelle. Comme l'ont bien montré certains auteurs, Berger et Luckman par exemple, les idéologies pluralistes religieuses peuvent d'abord être mises au nombre de ces mesures opportunistes qu'emploient les Eglises contemporaines pour essayer de compenser la perte d'un monopole qui leur avait longtemps garanti à la fois leur clientèle et une position sociale privilégiée. Toutes les instances de domination traditionnelle, d'ailleurs, dans l'ordre politique, économique ou moral, ont dû, peu ou prou, s'y résoudre, de l'Etat à la famille, face aux bouleversements culturels contemporains. Dans le cas des Eglises, une telle résolution paraît particulièrement déchirante, car on peut se

demander, malgré la vaillante assurance de leurs représentants, si elle n'équivaut pas à un suicide. Opter pour le pluralisme, en effet, c'est parer au plus pressé en s'alignant sur les modes de pensée contemporains et en satisfaisant aux attentes de la partie la plus dynamique des fidèles, mais c'est aussi poser, au moins implicitement, la question de la légitimité d'une présence des religions et des églises dans le monde contemporain.

Les fidèles, en tout cas, ne manqueront pas d'être troublés par les contradictions entre croyances passées et présentes, et de développer quelque suspicion envers des définisseurs de vérité aussi versatiles. Même habitués aux changements qui caractérisent notre époque, ils s'attendaient à ce que, par sa nature même, leur religion se situe au delà des relativismes spatiaux et temporels. Dans un monde d'incertitudes avouées, ne se devait-elle pas, elle au moins, d'offrir l'absolu cognitif et éthique dont l'absence rend si problématique la cohérence personnelle et collective. Or, non seulement reconnaît-elle s'être trompée dans ses prétentions à la connaissance de l'absolu et de l'immuable, mais elle se

Aux croyances inconditionnelles considérées maintenant comme « irrationnelles », succède une utilisation laborieuse des moyens « scientifiques » de persuasion qui accentuent encore la subordination des Eglises aux relatives réalités terrestres. Sans reprendre ici ces techniques de management en détail, on peut évoquer les équipes de prêtres-« ingénieurs », hautement spécialisés, qui se font les commis voyageurs d'une insertion sociale réussie à prix fixes, les emballages idéologiques séduisants, la chasse aimable d'une clientèle difficile. Parmi les produits les plus facilement consommables de ce marché au bonheur, le pluralisme apparaît comme gage de paix intérieure grâce à la coexistence paisible avec tout le monde en général et personne en particulier. Comme le montrent encore Berger et Luckman, les exigences de la morale chrétienne se concilient heureusement avec celles d'une saine économie de marché: s'entre-égorgent entre religions et idéologies différentes demande des sommes d'argent et d'effort qui ne sont plus nécessaires à la définition du chrétien d'aujourd'hui et n'ajoutent rien à ses mérites.

Deux enquêtes menées dans deux milieux québécois différents, une banlieue lointaine de Montréal et une zone rurale, ont révélé une bonne volonté généralisée d'alignement sur les décisions pluralistes de l'Eglise catholique d'ici: vieux ou jeunes, hommes ou femmes, riches ou pauvres, tous sont pour une coexistence harmonieuse avec les protestants anglo-saxons, ou les éventuels agnostiques locaux, comme ils acceptent gentiment le renouveau liturgique, le mariage des prêtres ou les nouvelles formes de pastorale.

* Sociologue, Colette Moreux est professeur à l'Université de Montréal.

Un pluralisme réducteur et récupérateur

Une seconde caractéristique de l'optique pluraliste du catholique québécois est son caractère réducteur. Le Québec peut sembler, à première vue, un terrain de rencontre des deux formes de pluralisme respectivement liées au monde nord-américain et au monde européen: une adaptation et un essai de fonctionnement avec d'autres fois, dans le premier cas; une tentative de réconciliation entre sagesse chrétiennes et sagesse non-chrétiennes ou même anti-chrétiennes comme l'humanisme athée et le marxisme, dans le second. Or, les enquêtes menées en 1966 et en 1971 dans deux communautés catholiques québécoises révèlent que protestants et agnostiques sont tout uniment englobés dans un même rejet de ce qui n'est pas catholique; et cette conception simpliste s'aille avec un optimisme missionnaire remarquable: tout individu « normal » a un fond religieux qu'un conditionnement adéquat suffira à réveiller !

Ce simplisme réducteur permet de se satisfaire de quelques slogans: « Il faut s'accepter les uns les autres », « Il n'y a pas de raison pour que tout le monde soit obligé de penser comme moi », etc. Effectivement, et souvent par la force des choses, le catholique québécois n'a pas à sortir d'un pluralisme tout théorique et sans implication dans sa vie quotidienne: des protestants, des athées, on sait qu'il y en a, « certains les ont vus », « Montréal en est plein », mais il n'y a pas lieu de les craindre puisqu'ils professent eux aussi le pluralisme... En pratique, les mariages et les amitiés inter-religieuses restent aussi rares et mal vus que les mariages et les relations amicales inter-ethniques. Un pluralisme aussi peu compromettant est à la portée du premier venu.

Le pluralisme des fidèles québécois s'aligne sur les thèmes propagés par l'Eglise catholique d'aujourd'hui. Celle-ci a certes perdu, depuis quelques décennies, une portion de son pouvoir et pas mal de ses prérogatives, mais, grâce à sa souplesse, elle aura réussi à sauvegarder en partie son rôle traditionnel de définisseuse, à sauver tout au moins la face. Une des premières conséquences de cette stratégie aura été de donner au fidèle bonne conscience, de légitimer le saut que lui aussi a fait d'une idéologie sacrale moniste à une idéologie pluraliste et très sécularisée: en abandonnant sans regret ses anciennes convictions, il se sera conformé à l'un des premiers devoirs du catholique, l'obéissance à l'Eglise.

Si l'on a aussi aisément emboîté le pas à la politique pluraliste de l'Eglise, c'est que la généralisation de l'éthique pluraliste dans la société québécoise n'est qu'une résurgence ou une continuité du monisme culturel traditionnel, dont seul le contenu a changé. Le groupe est ainsi passé en bloc d'un conformisme au monisme religieux à un conformisme au pluralisme, assez peu fondé, d'ailleurs, puisque l'homogénéité culturelle reste prédominante. Cette mutation globale a été facilitée par une acceptation culturellement congénitale de l'autorité. L'autorité idéologique de l'Eglise, d'ailleurs, dans le cas présent, — et ceci est encore une manifestation du monisme ambiant — se trouvait renforcée par la convergence de son langage avec celui que diffusent les autres définisseurs admis: l'école, la science, les *mass media*, la publicité, voire les pouvoirs institutionnalisés et contestataires, quels que soient leurs divergences d'intérêt et leurs motifs explicites, s'entendent tous pour promettre à ceux qui suivent leurs voies les mêmes lendemains libérés et tolérants. Au confluent de ces champs d'influence cumulés, l'individu encerclé n'a plus qu'à mêler sa voix au concert pluraliste sous peine de se sentir différent des autres et mécontent de soi.

Cette emprise des idéologies pluralistes et des autorités qui les diffusent est d'autant plus insidieuse qu'elle fait chanter par cent voix alternées que l'homme est aliéné mais qu'il peut devenir autonome, qu'il est malheureux mais que le bonheur est aisé. De sorte qu'on n'a rien à faire d'autre qu'écouter et suivre ceux qui offrent les recettes, relativement simples, du retour à sa « nature vraie » et aux satisfactions qu'il implique. Et le pluralisme devient ainsi un canal idéologique particulièrement bien adapté au monde moderne pour la mise en place et le maintien de dominations diverses. L'Eglise catholique, pour sa part, quelles que soient par ailleurs les convictions conscientes de ses membres, s'entend pour, dirions-nous irrévérencieusement, « sauver les meubles ». Corollairement, il satisfait à peu de frais les besoins de sécurité et les aspirations narcissiques si malmenés dans les sociétés contemporaines.

Lorsqu'une idéologie constituée est acceptée à peu près universellement dans un groupe, on peut dire que sa fonction explicite est achevée. Les esprits sont alors occupés à s'imbiber de ces vérités rebat-

tues, ils s'en gargarisent, tandis que les problèmes véritables du groupe sont inaperçus de la plupart et que les manipulateurs lucides peuvent impunément tirer parti de cette fascination qu'exercent les vérités dépassées. Si le pluralisme est devenu un problème éteint, « un problème de salon », c'est qu'il se greffe sur des réalités mortes. Le pluralisme religieux, en particulier, n'est possible comme phénomène sociologique qu'à partir du moment où la foi est assez peu vivante pour ne poser de problème à personne. Des convictions profondes, qu'elles soient ou non au niveau religieux, ne supportent pas de coexister avec des convictions incompatibles; elles n'admettent pas sans atteintes mortelles d'être relativisées. Dans les groupes déchirés par les luttes religieuses ou idéologiques, là où une idéologie pluraliste serait la plus efficace, elle n'est justement pas admise par ceux-là mêmes qui ont le plus à pâtir de son absence. Devenues spectatrices d'un monde où elles n'ont plus guère à dire, les religions peuvent se donner la douce illusion de rapprocher les hommes puisque, tout au moins, elles ne les divisent plus. Ces jeux innocents ne gênent personne.

L'attachement que notre société et notre époque vouent au pluralisme part sans doute de bonnes intentions et, réellement pratiqué, il serait sans doute générateur d'une amélioration des relations humaines. Mais n'est-ce pas le sort commun des idéologies vécues de fausser les intentions initiales de leurs définisseurs, le vécu ne coïncidant jamais avec le conçu. Comme tel, le pluralisme religieux s'adapte comme un gant à l'état de mort douce dans lequel s'exténue le christianisme dans le monde occidental.

Phénomène urbain, le pluralisme peut être évalué comme une de ces rationalisations que nous nous donnons pour contrebalancer l'indifférence inéluctable que la ville instaure entre ses habitants. Entre la sollicitude malveillante de la petite communauté traditionnelle et la tolérance indifférente de la ville moderne, le choix que nous faisons de la seconde est fatal. Mais ne soyons pas ingénu au point de croire qu'il est le fruit de notre liberté et d'une évolution de l'humanité vers le mieux: il n'est que le reflet de la merveilleuse facilité qu'a l'être humain de s'enchanter de ses déterminismes.

Pluralisme, culture et politique

— des faits et des interrogations —

par Michel Dussault

« Pluralisme » est un de ces mots qui ont bonne presse dans notre milieu. Il évoque la largeur d'esprit, la bonne entente dans la diversité. Peu de gens ne réclameraient ce mot pour exprimer leur comportement à l'égard d'autrui. Mais la facilité avec laquelle on se dit pluraliste fait-elle pour autant de la signification et de la réalité visées par ce terme une affaire jugée et classée ? Le discours sur le pluralisme ne serait-il pas en fait et fondamentalement l'expression subtile d'un néo-conformisme ? N'irait-il pas de pair avec une indifférence marquée à l'égard des valeurs face auxquelles est adoptée l'attitude pluraliste ? Et puis, affirmer le pluralisme, n'est-ce pas renoncer à

la Vérité et tout considérer comme relatif ? C'est sans doute un des mérites du *symposium sur le pluralisme* d'avoir soulevé de telles questions et d'avoir tenté, dans la mesure du possible, de leur apporter quelques éléments de solution.

Dans le cadre du présent article, mon attention sera surtout retenue par la situation du pluralisme, comme fait et comme signification, dans le passé et le présent de la vie politique et culturelle de l'Occident. Comme on le remarquera, je recours largement à un certain nombre de contributions apportées au *symposium*.

téméraire de l'affirmer ici. Que ce cas de l'humanisme ait donc pour nous simple valeur indicative d'une conception des rapports entre les hommes qui a aujourd'hui pour nom « pluralisme » mais qui n'a pas attendu le vingtième siècle pour se dire.

Comment, d'autre part, évoquer l'histoire de la signification du pluralisme sans parler des rapports intimes qu'elle a entretenus avec l'histoire sociale et politique de l'Occident au cours des derniers siècles ? D'abord simple spéculation d'intellectuels, le pluralisme devient problème politique et perd son innocence... Cette question, abordée dans la section suivante, nous servira d'introduction à la considération de la situation actuelle du pluralisme au plan politique.

I — Pluralité et pluralisme : des mots et des significations

Pluralité n'est pas pluralisme. Alors que le premier réfère tout simplement à une diversité factuelle constatée de réalités, de valeurs, d'opinions, « pluralisme » renvoie à un « devoir-être », à un jugement de valeur positif à l'égard de cette pluralité : ce « devoir-être pluraliste » s'exprimera dans l'ouverture respectueuse à ce qui est autre, dans la reconnaissance de la complémentarité comme valeur positive tant pour la recherche de la vérité que pour un mieux vivre-ensemble, dans une certaine relativisation des discours, etc. Au niveau de l'Etat, qui pense à « pluralisme » pensera assez spontanément à la reconnaissance légale, par exemple, de la liberté religieuse, du droit d'association, etc. Bien sûr, une définition a ses naïvetés... mais elle permet au moins de savoir un peu de quoi l'on parle.

Il est intéressant de noter que le mot « pluralisme » lui-même n'apparaît qu'au XX^e siècle dans les dictionnaires : « avant 1900, nous dit l'historien Georges-Emile Giguère, les dictionnaires, comme le *Littré* de 1877, ne contiennent même pas le mot »¹. Et selon le même historien, la signification donnée à ce mot au paragraphe précédent n'apparaît pour la première fois qu'en 1963, dans le *Grand Larousse encyclopédique* : « doctrine qui préconise la coexistence constructive de [...]

diverses tendances ». Auparavant, le mot n'avait que deux sens reconnus : celui de « pluralité », au début du siècle, puis, par la suite, celui, métaphysique, de radicale et irréductible multidiversité des êtres.

Mais si le mot est jeune, la signification entendue ici l'est-elle tout autant ? M. J.-M. de Bujanda, professeur d'histoire à l'Université de Sherbrooke, nous invite à penser que l'humanisme européen du quinzième et seizième siècle, par exemple, a été capable, au moins à certains moments, de cette pensée pluraliste : Nicolas de Cues (1401-1464) n'avait-il pas rêvé d'une conférence universelle où tous les peuples et toutes les croyances pourraient s'exprimer librement et, en particulier, où « les différents rites et les différentes cérémonies religieuses [apparaîtraient] comme des manifestations de la multiplicité du monde humain qui représentent imparfaitement les différentes valeurs d'une même vérité commune »² ? Et Pic de la Mirandole (1463-1494) ne nous présente-t-il pas « l'image d'un univers pacifique, tolérant, respectueux de toutes les traditions et de toutes les croyances ainsi que de tous les hommes qui sont appelés à faire fructifier leurs possibilités »³ ? Est-ce à dire que nous aurions là la première expression d'une pensée pluraliste dans l'histoire ? Il serait sans doute bien

Aucune société n'est possible sans un consensus minimal qui en assure la cohésion et la viabilité : ceci vaut autant pour une société de type traditionnel que pour une société comme la nôtre, que Charles Davis, dans sa communication, a qualifiée de technocratique. La question se pose donc de savoir quel type d'arrangement social a rendu possible ce qu'on peut considérer — non, d'ailleurs, sans réserve — comme une ouverture à la « différence » en matière religieuse, philosophique, morale, etc.

1. Cf. sa communication intitulée *Le Pluralisme à la lumière de l'Histoire*.

2. Cf. sa communication intitulée *Humanisme et Pluralisme*.

3. J. M. de Bujanda, *ibid.*

4. Charles Davis est directeur du Département des études religieuses à Sir George William. On trouvera dans ce paragraphe et dans les suivants plusieurs éléments de sa communication intitulée *The Philosophical Foundations of Pluralism*.

II — Pluralisme et politique

De la société traditionnelle...

Reprenant une analyse récente de Donald Eugene Smith, Charles Davis⁴ relève cinq caractéristiques de la société traditionnelle à laquelle correspondrait, en gros, la cité médiévale: 1° la légitimité du système sociopolitique et du mode de gouvernement y est garantie exclusivement par un discours théologique (donc pas de place pour des idéologies séculières); 2° il y a identification théorique — et, dans une large mesure, pratique — de la communauté religieuse avec la communauté politique; 3° ce n'est pas l'efficacité de l'administration gouvernementale qui donne au pouvoir sa stabilité, mais c'est le système social « intégré » et légitimé par le discours religieux; 4° les « professionnels » du sacré y exercent des fonctions rituelles de légitimation du pouvoir, conseillent le Prince et enseignent au peuple l'obéissance à l'autorité de droit divin; 5° le pouvoir y exerce pour sa part de larges fonctions religieuses.

...à la société libérale

Mais ce monolithisme politico-religieux devait éclater avec l'avènement des temps modernes et M. Davis souligne certains facteurs qui ont ouvert la voie au « pluralisme ». Il y a la Réforme, qui rompt l'unité religieuse de l'Occident, unité que la force des armes est, par ailleurs, impuissante à rétablir: devant l'inévitable, plusieurs proposent la tolérance, le « bon voisinage ». Il y a aussi ce que Davis appelle une sécularisation de l'intelligence, le droit, réclamé pour la raison, de juger de tout, y compris la religion, et qui s'exprime particulièrement au 18^e siècle. Cependant, l'unité disparue au plan philosophique et religieux, c'est autour de la « Loi » et de la longue tradition de jurisprudence occidentale que se fait le consensus minimal nécessaire à l'intégration sociale et à la vie politique.

Finalement, deux autres facteurs, d'importance toute particulière, se rapportent à l'avènement de la bourgeoisie. D'une part, de même que le libéralisme voyait dans le libre marché éco-

nomique la clef de la conciliation finale des intérêts en conflit, de même voyait-il dans la libre circulation des idées la condition de possibilité d'une intégration rationnelle harmonieuse. Ce qui, d'ailleurs, n'implique pas que la bourgeoisie fut, dès le départ, démocrate: elle le devint, dit M. Davis, par nécessité de compromis, la force des intérêts conservateurs aristocratiques et ruraux ne lui permettant pas d'assurer le contrôle exclusif de la société. D'autre part, la culture bourgeoise privilégiait, comme essentielles, deux valeurs: l'individu et la liberté. L'individu, par sa raison, a en lui-même son propre juge et sa liberté ne saurait subir de l'Etat que le minimum de contrainte, nécessaire pour la sauvegarde de la liberté de l'autre.

Et la société actuelle ?

On peut sans doute dire qu'au plan privé, on vit largement, aujourd'hui, des acquis de la tradition bourgeoise: chacun est libre d'avoir ses opinions personnelles en matière religieuse, philosophique, politique, de former avec d'autres personnes diverses associations et même, dans la mesure où « ça ne nuit pas à autrui », d'adopter certains comportements marginaux. Mais qu'en est-il du pluralisme au plan politique, c'est-à-dire au niveau de la délibération et de la décision concernant les enjeux collectifs majeurs et l'avenir de la société ?

A. *Un agnosticisme politique.* — Dans sa communication au symposium, Charles Davis affirme, à la suite d'autres observateurs du politique, que le monde du pouvoir s'est « positivisé » au cours du vingtième siècle et que les luttes idéologiques disparaissent derrière la foi commune en l'efficacité de la technique et de la science comme voie de solutions aux problèmes et conflits humains. André Vachet parlera, pour sa part, d'un « transfert de la théorie démocratique du plan éthique ou axiologique à celui de la méthode ou de la technique politique »⁵. Mais comme la science et la technique sont impuissantes à déterminer les « fins dernières » du politique, le pouvoir est devenu profondément agnostique en ce qui concerne sa signification humaine fondamentale.

B. *Un pluralisme d'intérêts.* — Mais alors que signifient les luttes politiques ? Et en fonction de quoi les décisions sont-elles prises ? Bref, qu'en est-il en réalité du « pluralisme démocratique » ? Remarquons d'abord que, contrairement à ce qu'aurait voulu la thèse classique de la démocratie, un très petit nombre de gens influencent directement et activement les processus politiques dans notre société. On m'épargnera ici l'objection du « vote universel », vote qui consiste à choisir entre des programmes définis d'« en-haut ». Il y a donc une « élite du pouvoir » ou, plutôt, puisqu'il y a lutte, il semble plus juste de parler d'élites représentant des groupes d'intérêts opposés (économiques, religieux, ethniques, etc.) cherchant le pouvoir, ou du moins essayant de l'influencer sensiblement en leur faveur.

Certains verront dans cette pluralité de forces un bienfait pour la société en face du pouvoir puisqu'ainsi, diront-ils, le pouvoir est forcément limité et doit s'exercer en recourant à des compromis qui le rendent finalement profitable à chacun et à l'ensemble des groupes: « la société politique, écrit M. Vachet, semble se donner comme moteur le conflit des groupes d'intérêts et comme condition de stabilité le compromis de ces intérêts qui empêche qu'une des forces en lutte s'impose décisivement et définitivement aux autres ». Passant du fait à la norme, voyant dans cet état de choses comme un idéal, on définira alors le pluralisme comme « un mode de gouvernement et de prise de décision politique qui repose sur la compétition des intérêts des divers secteurs et forces de la société ». On pensera alors plus ou moins explicitement que les divers intérêts dans la société peuvent s'organiser suffisamment pour pouvoir entrer en compétition les uns avec les autres, qu'ils pourront éventuellement faire « pencher la balance » de leur côté. On pensera aussi que « la compétition des groupes d'intérêts offre une assurance suffisante que les problèmes les plus importants de la société parviendront à se formuler en termes politiques et seront pris en considération dans la formulation des politiques générales » et que, dans un tel système « le changement est [...] possible quand de nouveaux groupes s'organisent et entrent dans la compétition ».

C. *Critique de ce pluralisme.* — A ce type de pluralisme, érigé en norme, André Vachet fait trois critiques fondamentales auxquelles je souscris largement:

5. André Vachet est professeur titulaire à la Faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa. Sa communication avait pour titre *La Démocratie Bloquée: les ambiguïtés du pluralisme politique*. Jusqu'à indication contraire, les citations de l'article proviennent de ce texte.

1° Ses grands théoriciens méconnaissent la possibilité d'une véritable participation de l'ensemble des individus en se méprenant sur la signification de leur indifférence ou de leur irrationalité: « il faut prendre en considération, écrit-il, que l'apathie et l'irrationalité apparente d'une partie de la population pourraient tenir à ce que ceux qui sont écrasés par la vie et par le travail n'ont ni l'énergie, ni les capacités, ni même l'intérêt de transformer leur sentiment d'amertume ('quand on est né pour un petit pain...') et de futilité de leur existence, dans des intérêts articulés ». D'ailleurs, ajoute-t-il, « la conscience et la rationalité ne précèdent pas l'activité politique mais la suivent ».

2° A la base de ce « pluralisme » existe un consensus qui détermine les règles de son exercice. Mais justement ces règles sont définies par les groupes déjà en compétition dans le système politique. Ainsi sont-ils en mesure de disqualifier « tout groupe (ou toute aspiration) dont l'intérêt n'est pas conforme ou s'oppose aux tendances constitutives du système, et même tout groupe qui n'est pas en mesure de s'organiser selon les règles acceptées pour exercer une action permanente et efficace ». Ce genre de pluralisme tend donc à être oligarchique et fermé. Mais même en supposant que de nouveaux intérêts puissent s'exprimer, reste encore le fait de « l'inégalité réelle de la distribution des ressources nécessaires à l'influence politique » et, conséquemment, de « l'inégalité des groupes face au pouvoir [qui] fausse la concurrence politique et tend à la rendre formelle ». Peut-on dire alors de ce pluralisme qu'il sert l'intérêt public ? Ne sert-il pas d'abord les intérêts plus limités « aux dépens des intérêts les plus généraux (v.g. de l'industrie automobile contre l'écologie, ceux de la production et du commerce contre la consommation, etc.) » ?

3° Ce type de pluralisme tend à être, comme on vient de le voir, un instrument de conservatisme et de soutien du statu quo. Il faut ajouter qu'il se prête bien au jeu de la manipulation et de la dissimulation: manipulation de l'opinion des citoyens par de puissantes propagandes, dissimulation du pouvoir, de sa distribution, de ses effets réels. Dans ce système, dira M. Vachet, est « moins importante [...] l'amélioration des conditions de vie et la solution des conflits que la création d'une impression de bien-être général ».

A la suite de cette analyse et de ces critiques, il faut bien avouer que le fameux « pluralisme politique » de nos sociétés fait grandement le jeu des puissants et s'accommode assez bien de l'état d'oppression et de passivité auquel sont réduites des milliers de

personnes. La voie de la justice n'est-elle pas ailleurs ? En tout cas, je ferais mienne la pensée du théologien Gregory Baum qui, au colloque, disait ne pas vouloir parler de pluralisme sans parler en même temps de libération.

III — Pluralisme et culture

La pluralité, a-t-il été dit plus haut, relève du fait: ainsi, sommes-nous tous conscients de l'existence d'une diversité entre les hommes sous plusieurs aspects. Constatation qui, somme toute, a été faite de tous les temps. Le pluralisme, lui, relève d'une interprétation axiologique, d'un jugement de valeur sur cette pluralité: il consiste non pas seulement à tolérer des façons de penser et d'agir diverses, mais à concevoir cette diversité même comme constitutive de la signification de l'homme, de telle sorte qu'aucune vision particulière du monde ne peut prétendre détenir le monopole de la vérité. Cela, bien sûr, ne va pas de soi, ni historiquement, ni épistémologiquement (c'est-à-dire au niveau de la recherche théorique sur la validité même d'une pareille conception). Sans vouloir entrer trop avant dans des considérations de type philosophique dont l'élaboration serait ici inopportune, je voudrais essayer de montrer brièvement, en m'inspirant de la communication de Gregory Baum⁶, comment le pluralisme « réfléchi », en Allemagne, au siècle dernier et au début du vingtième, a remis en question certaines « évidences » de la raison et de son « savoir » sur l'homme. Ce détour historique ne sera pas inutile pour une compréhension actuelle des implications d'une conception pluraliste par rapport à la question de la vérité.

Universalité et pluralisme

Le siècle des Lumières avait conçu la raison comme une « réalité » qu'on pouvait trouver identique en tout homme à travers l'espace et le temps, et qui pouvait assurer le dépassement et la disparition des traditions particulières dans un discours aussi uniforme qu'universel. En réaction contre cette sorte d'impérialisme de la pensée occidentale du XVIII^e siècle, le mouvement *historiciste* allemand — que d'aucuns ont appelé romantique ou idéaliste — soutint que la raison elle-même, comme l'homme et comme la vérité, était profondément historique et qu'en conséquence, c'était faire violence à cette historicité que de vouloir juger apodictiquement des cultures dif-

férentes de la sienne en leur imposant des normes et des critères d'évaluation élaborés dans sa culture propre.

Non pas que l'historicisme se présentât comme un relativisme sceptique. Ce n'est pas de la Raison qu'il désespérait, mais de la prétention d'une forme de rationalité propre à une culture particulière à épuiser les significations culturelles autres: « Les chercheurs marqués par l'historicisme, dit Gregory Baum, refusaient d'évaluer les différentes cultures passées et présentes en fonction de normes tirées de leur propre expérience culturelle. » De plus, la « réaction » allemande reprochait aux « Lumières » de ne pas tenir compte de l'importance de l'intuition et du sentiment (e.g. la sympathie) dans l'étude des diverses expressions de l'homme. Enfin, il est intéressant de noter que cette perspective historiciste, soucieuse du respect des traditions et refusant de dissocier la compréhension de l'homme de celle de son milieu et de son temps engendra sur le plan politique à la fois un courant conservateur de type féodal et un courant révolutionnaire comme le marxisme.

Historicisme et positivisme

L'historicisme ne se contentera pas d'opposer sa vision pluraliste à celle du monisme des Lumières: fidèle à sa logique, il se pensera lui-même, avec, par exemple, le sociologue et philosophe Mannheim, dans sa situation socio-historique et tentera de rendre compte de ce qui l'a rendu possible. Mais avec Mannheim, nous passons au vingtième siècle et à la controverse, au début de celui-ci, au sujet de la nature des sciences humaines, spécialement de l'histoire et de la sociologie:

Sous l'influence du Positivisme, existait la tendance dominante à assimiler les sciences humaines le plus possible aux

6. Cf. sa communication intitulée *The Pluralism of Truth in Scheler and Mannheim*. Gregory Baum, théologien sociologue, est membre de la Faculté de théologie et de science de la religion au St. Michael's College de l'Université de Toronto. Les citations qui suivent sont tirées de sa communication et traduites de l'anglais par moi-même.

sciences naturelles. Plusieurs 'scholars' dans les premières décades du vingtième siècle s'opposèrent à cette tendance. Les sciences humaines, insistaient-ils, traitent d'objets historiques, non pas d'objets naturels, comme font les sciences de la nature. Les sciences de l'homme, de plus, ne peuvent s'abstraire des dispositions intimes du chercheur mais doivent les prendre pour objets et les examiner d'une façon critique.

On insistait donc sur le fait que, dans les sciences humaines, le sujet connaissant est tout autant historique — et historiquement conditionné — que son objet de recherche. Mais si ma culture est tout autant conditionnée et relative que celle(s) que j'aborde dans mon enquête scientifique, comment peut-on parler d'une vérité absolue, inconditionnée et une dans l'histoire des hommes ? C'est à cette importante question que s'efforceront de répondre Max Scheler et Karl Mannheim.

Pluralisme et vérité

Disons très brièvement que pour Scheler, qu'on peut considérer comme le fondateur de la sociologie de la connaissance, même si toute culture, avec son ordre de valeurs et ses normes, est relative, l'idée d'une vérité éternelle doit être retenue; cependant, cette vérité ne peut être atteinte par aucune culture particulière, mais seulement à travers l'effort solidaire de la totalité des cultures (donc, aussi, des cultures à venir). De sorte que, pour Scheler, « l'unité de la vérité qui lie les cultures et les âges de l'homme ne peut être saisie seulement qu'à la fin de l'histoire ». A la différence de ce dernier, Mannheim ne croit pas que le dépassement du relativisme pluraliste doive s'appuyer sur une telle conception « transcendante » de la vérité. La signification unifiante n'est pas seulement pour lui l'objet d'une quête de l'homme, mais une œuvre socio-historique à travers l'universel souci du « donner sens ». « A partir de sa quête du sens, l'homme crée la société et la culture, et comme les âges et les civilisations sont de quelque façon liés entre eux, soit par une dépendance historique soit par rencontre et échanges culturels, cet homme doit relever le défi de créer des significations qui embrassent les divers systèmes et, à travers la mise en place de bases communes, de transformer son histoire. »

Quelques observations

1° Ce développement historique a pu être fastidieux pour le lecteur, mais je crois que les problématiques présen-

tées n'ont pas perdu, à l'heure actuelle, leur intérêt pour la question qui nous occupe. D'une part, on ne peut vouloir être pluraliste sans relativiser son propre discours sur les valeurs, sur le sens de l'homme, etc. Mais, d'autre part, à moins de s'enfermer dans la contradiction, on ne peut renoncer à l'exigence d'unité dans la vérité. Refuser cette exigence m'apparaît conduire à des positions logiquement intenable : par exemple, si je dis que la vérité n'est pas fondamentalement une, alors pourquoi ne devrais-je pas admettre que la contradictoire de cette proposition est également vraie ?

2° Le pluralisme, s'il ne veut pas devenir l'autre nom d'un scepticisme stérile ou d'un syncrétisme réducteur, doit garder en lui-même cette tension entre la nécessaire relativisation, qui interdit les rapides identifications du mien et de l'autre, et une intention « absolue » de communication et de partage avec cet autre dans le discours et dans l'action.

3° Mais ce qui est possible et souhaitable à sa table de travail l'est-il autant sur la place publique ? La relativisation du théoricien des sociétés ou du philosophe des cultures trouve-t-elle encore sa place au niveau d'un engagement existentiel à l'égard de certaines valeurs ? Entre quatre murs d'une chambre ou d'une classe, il n'est pas difficile de dissenter, par exemple, sur le fascisme, en relativisant sa propre conception politique et ses pré-supposés. Mais si le fascisme devient dans ma société ce que je considère comme une menace à faire disparaître, qui me reprochera, au nom du pluralisme, d'abandonner la relativisation « olympienne » pour la militance partisane ? Herbert Marcuse écrivait quelque part que si, en Allemagne, on avait été moins « tolérant » à l'endroit du nazisme naissant, on n'aurait jamais connu Auschwitz et Dachau... Ainsi la tension que j'évoquais plus haut à l'intérieur même d'une conception pluraliste se double de celle qui existe entre le pluralisme lui-même et les exigences de l'engagement.

4° Il me semble capital, aussi, de voir que la rencontre entre les cultures différentes ne se fait pas dans l'histoire par le seul dialogue, dégagé, au moins immédiatement, des impératifs politiques et économiques : on n'a qu'à s'arrêter au mode colonial et impérialiste d'« être-aux-autres » de l'Amérique du Nord et de l'Europe des derniers siècles et du nôtre pour s'en rendre compte. Ce fut sans doute un des mérites de l'historicisme de nous sensibiliser aux

conditions d'un savoir sur l'autre respectueux de sa différence. Mais la rencontre violente entre cultures ne constitue-t-elle pas la constante mise en échec de cet idéal ? A-t-on jamais fait le compte de toutes les cultures violées et détruites par le colonisateur et l'impérialiste ? Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur les conditions sociales et politiques d'un respect de l'autre au niveau de l'action commune qui permettrait d'arriver ensemble à une « vision supérieure », non réductrice, fruit, pour une fois non amer, de la dialectique de la rencontre des cultures.

En guise de conclusion...

Nous dispensant de la banalité et de la naïveté habituelles de la rhétorique du pluralisme, le symposium de novembre dernier a su, dans l'ensemble, traiter le thème proposé avec une sympathie qui n'excluait ni l'effort d'intelligence, ni le réalisme critique. Que ce soit au plan politique, religieux ou culturel, des constats et des interrogations très pertinentes ont montré l'ambiguïté et la difficulté de ce dont tant de gens se réclament dans leurs paroles et qu'ils voudraient bien manifester dans leur attitude. D'ailleurs, comme il a été souligné précédemment, le pluralisme, comme problème théorique et pratique, est fait d'inéluctables tensions.

Ceci dit, je me demande dans quelle mesure ce symposium, dans son organisation et dans son allure, n'a pas traduit certaines difficultés du pluralisme. Est-ce, par exemple, un simple hasard qu'on ait à peine effleuré certains cas concrets bien de chez nous — comme celui des « langues », par exemple — qui, pourtant, auraient été de nature à intéresser ce colloque ? N'y avait-il pas là souci d'éviter des affrontements ? D'autre part, sauf erreur de ma part, tous les participants présents à cette réunion, exception faite des membres du comité d'organisation, étaient des professeurs d'université : n'aurait-il pas été heureux de pouvoir entendre aussi, par exemple, des hommes engagés quotidiennement dans des luttes politiques et sociales, qui nous auraient dit comment on voit le pluralisme à partir de l'action militante ?

Quoi qu'il en soit, la qualité de ce symposium mérite certainement qu'on en prenne note pour le présent et l'avenir des échanges sur le pluralisme.

11.12.72.

La vasectomie, cette inconnue...

par
Marcel Marcotte

Sur le marché de la contraception scientifique, déjà pas mal encombré, la cote de la vasectomie, c'est-à-dire de la stérilisation chirurgicale du mâle, est actuellement à la hausse. Vous avez rencontré, ou vous rencontrerez bientôt, dans un salon, au restaurant, dans la rue, un homme de trente à quarante ans, marié, en bonne santé, d'apparence prospère, portant au revers de son veston un emblème insolite: cercle rouge — brisé — sur fond bleu, avec flèche pointant en haut, vers la droite. Ne vous étonnez pas: vous aurez devant vous un membre avoué — et probablement militant — de la nouvelle confrérie des stérilisés volontaires (AVS ou Association for Voluntary Sterilization) qui, après avoir fait fureur aux Etats-Unis, tente chez nous ses premiers pas. Bien que la plupart des vasectomisés, pour des raisons évidentes, n'en soient pas encore à crier leur bonne fortune sur les toits, leur nombre s'accroît rapidement par les temps qui courent. Même au Québec, comme chacun sait, mais surtout — pour le moment — aux Etats-Unis, où, entre 1967 et 1970, le chiffre annuel des vasectomies a bondi, paraît-il, de 50,000 à 750,000, tandis que leur équivalent féminin, les salpingectomies ou ligatures de trompes, passaient — modestement — de 70,000 à 250,000. Comment une mutilation d'aussi grave conséquence, réservée naguère, en nos pays, à une poignée de porteurs de tares génétiques ou de maniaques sexuels « consentants », a-t-elle pu, en un si court laps de temps, accéder au rang de technique contraceptive « populaire » ?

La contraception : un fardeau à partager

La première explication est d'ordre général. Dans un monde braqué, pour toute espèce de raisons d'intérêt privé et public, sur la prévention des naissances, il apparaît de plus en plus normal que l'homme en paye le prix à l'égal de la femme; qu'il assume sa part du commun fardeau de la contraception dont, jusqu'ici, le poids principal a toujours reposé sur les épaules de sa compagne. Le nouveau féminisme, sur ce point, a certainement joué un rôle majeur. En même temps qu'il donnait bonne conscience aux femmes qui prenaient leurs distances vis-à-vis de la maternité, il donnait mauvaise conscience aux hommes qui se dérobaient aux obligations de la « paternité responsable ». De fait, la montée en flèche de la vasectomie a coïncidé avec les progrès du féminisme et, plus particulièrement, avec la crise d'inquiétude qui, rompant une période de dix années d'euphorie, a sévi dans le monde féminin lors du grand débat de 1970 sur la pilule anovulante. Puisque les contra-

ceptifs oraux constituaient un danger pour la santé et même pour la vie des femmes, il revenait aux hommes de prendre la relève. C'est ce qu'ils firent. En quelques mois, la popularité de la pilule subit une baisse de 18% au comptoir et de 25% dans les cliniques de planification familiale, tandis que celle de la vasectomie enregistrait une hausse, moins facile à calculer, de 100 à 200 pour cent. L'alerte passée — enfin presque — la vente des stéroïdes a repris de plus belle, mais la vasectomie, pour son compte, continue de gagner du terrain. D'après une enquête récente de la Croix bleue américaine, son taux annuel de croissance est actuellement de 128%. Un urologue qui, en 1970, avait pratiqué plus de vasectomies que durant les dix années précédentes, se vante d'avoir battu ce record en seulement quatre mois de 1971. Décidément, les féministes avaient tort: les mâles d'Amérique sont capables de prendre leur rôle de géniteurs au sérieux.

Une technique contraceptive aisée et efficace

La vogue de la vasectomie tient aussi à des causes particulières: sa facilité d'exécution et son innocuité apparente sur le plan médical; son efficacité sur le plan contraceptif et amoureux.

La vasectomie est une intervention chirurgicale mineure, qui ne nécessite point d'hospitalisation, et que n'importe quel médecin, suffisamment entraîné, peut exécuter, sous anesthésie locale, en une demi-heure. Il lui suffit, en somme, de sectionner les canaux déferents à travers la mince paroi des bourses, d'en cautériser et recourber les extrémités, puis de refermer les régions incisées à l'aide de quelques points de suture. Des complications immédiates peuvent survenir, surtout si le médecin manque d'expérience, travaille trop vite ou est mal équipé: infection postopératoire locale, plutôt exceptionnelle; inflammation des testicules (épididymite), moins rare; hématome ou infiltration de sang dans les tissus environnants, d'assez haute fréquence. A plus long terme, il peut se former, au niveau des ligatures, un nodule tenace, une petite masse douloureuse (granulome spermatique) résultant de l'accumulation et de la diffusion des spermatozoïdes captifs autour des canaux obstrués. En

règle générale, néanmoins, les complications sont évitées, la douleur est minime, l'inconfort de courte durée. Après deux ou trois jours de repos, le patient, moyennant quelques précautions élémentaires, peut retourner à ses occupations et ses amours.

Par ailleurs, dans la hiérarchie des techniques contraceptives, la vasectomie — à l'égal de la ligature des trompes — occupe une place de choix. D'abord parce que, en dépit des « recanalisation » spontanées dont la littérature médicale fait état, elle est, après l'élimination des réserves spermatiques et les contrôles scientifiques d'usage (azoospermie), réputée efficace à presque 100%. Mais surtout parce que, les fonctions hormonales et génitales propres au mâle demeurant inchangées, la vasectomie, en même temps qu'elle supprime la capacité et le risque d'engendrer, ne pose aucun obstacle physiologique aux désirs ni aux plaisirs amoureux de l'homme. Le vasectomisé est stérile, il n'est pas, techniquement, impuissant. Voilà le « beau » côté de la vasectomie; l'autre est un peu moins reluisant.

Une hypothèse troublante : vasectomie et désordres immunologiques

Un peloton grossissant de chercheurs, dans la foulée du docteur H. J. Roberts, de Floride, ont commencé, dès 1968, à soupçonner, et travaillent, depuis lors, à établir, scientifiquement, l'existence — encore hypothétique — de liens fort inquiétants entre la vasectomie et certains troubles organiques précis: maladies tenaces de la peau, infections chroniques et fièvres prolongées, dilatation des glandes en charge du réseau de « filtration » de l'organisme, désordres divers de la fonction et des vaisseaux lymphatiques. Symptômes qui, pris d'ensemble, pointent nettement en direction de perturbations sérieuses dans le système immunologique du corps humain. Les patients qui firent naître les soupçons n'avaient que deux choses en commun: ils auraient tous, normalement, dû être en bonne santé; ils avaient tous, avant d'être malades, subi une vasectomie. De là à mettre la vasectomie en cause, à la rendre responsable de l' inexplicable malheur, il n'y avait qu'un pas, que certains ont déjà franchi, bien que la majorité des spécialistes — il faut le dire — ignorent ou contestent ces vues troublantes (rappelez-vous l'histoire de la thalidomide) et continuent d'« opérer » dans la plus parfaite euphorie.

Il n'est pas question pour moi de prendre parti dans un débat d'aussi grave conséquence; pas question non plus d'en rendre compte savamment. Mais l'essentiel est facile à comprendre et mérite d'être entendu. Et l'essentiel, en l'occurrence, c'est l'existence et la nature d'un possible rapport entre la vasectomie, d'une part, et la dégradation du système immunologique, le dé-

règlement des mécanismes de défense du corps humain, d'autre part.

Suivant Roberts et ses partisans, voici, en gros, ce qui se passe lors d'une vasectomie. Les spermatozoïdes, élaborés, comme à l'accoutumée, dans les testicules, à raison de 50,000 par minute, et bloqués dans les canaux déférents à la hauteur de la ligature, les feraient éclater s'ils n'étaient pas résorbés par l'organisme. Résorbés, ils le sont, de fait, presque toujours, mais avec le risque énorme qu'ils y jouent — à la façon des bactéries, des virus, des cellules en provenance de corps étrangers — le rôle d'antigènes ennemis, provoquant, par choc en retour, la formation et la mobilisation immédiates de millions d'anticorps chargés de les éliminer. Plus précisément, on serait en face de l'un de ces cas, théoriquement aberrants, d'auto-immunité, où le système immunologique, comme pris de folie, retourne contre lui-même ses moyens de défense et traite en étrangers, en adversaires à vaincre et à détruire, des parties « fraternelles » de l'organisme qu'il a mission de protéger. Au bout du compte, le résultat est le même que s'il s'agissait d'une levée massive d'anticorps contre une invasion microbienne en provenance de l'extérieur: le corps humain devient le champ de bataille bouleversé et fiévreux de millions de combattants microscopiques qui, tout en luttant entre eux sans merci (auto-antigènes contre auto-anticorps), modifient tout leur environnement d'organes et de fonctions, rendant l'organisme beaucoup plus vulnérable aux infections et maladies susceptibles de l'assaillir par la suite.¹

La vasectomie au banc des accusés

En réalité, l'existence d'une réaction auto-immunologique antisperme est connue depuis longtemps. Dès 1960, on estimait à 2% le nombre d'hommes qui en sont affectés de diverses façons et, notoirement, au plan de la fertilité. Ce qu'on ne savait pas, et qu'on tâche, à présent, d'évaluer, c'est l'influence de la vasectomie sur la fréquence et la gravité du phénomène. Tout récemment, une enquête du docteur Rudi

1. Chez des hommes voués ou forcés par les circonstances, à la continence, le problème ne se pose pas, les spermatozoïdes en excès étant, automatiquement, soit évacués par pollution nocturne spontanée, soit entraînés avec l'urine par le canal de l'urètre.

Ansbacher portant sur un échantillon de 48 hommes a révélé que, antérieurement à la vasectomie, un seul d'entre eux (taux normal de 2%) donnait des signes de réaction d'auto-défense antisperme; après vasectomie, il y en eut vingt-six. Le docteur Nancy Alexander, de son côté, travaille à démontrer que cette réaction, chez les vasectomisés, croît en virulence à mesure que les années passent. Ce qui voudrait dire que les effets nocifs, pathogéniques, de la vasectomie, moins importants et observables au début, ont des chances de s'aggraver avec le temps pour devenir, à la fin, incontrôlables et dangereux à l'extrême.

Ces pathologies peuvent se développer en deux directions principales. Et d'abord en direction du système immunologique lui-même qui, à force d'employer ses ressources à lutter contre ses faux ennemis du dehors, les spermatozoïdes prisonniers, finit par n'en plus posséder assez pour lutter contre ses vrais ennemis, les infections et les maladies surgies du dehors. En direction, ensuite, de certains organes — les capsules surrénales en particulier — dont le tissu a des affinités avec celui des testicules et que, par conséquent, les auto-anticorps risquent d'attaquer et de détruire, par méprise, en les confondant avec des spermatozoïdes. Le docteur Shulman, du New York Medical College, dit prudemment à ce propos:

Nous savons qu'il existe une ressemblance entre les antigènes du sperme et des testicules, d'une part, et ceux des glandes surrénales, d'autre part. On imagine sans peine quelque lointaine possibilité de mauvais fonctionnement des surrénales là où se manifeste une forme appropriée de réaction immunologique au sperme.

L'inquiétude, chez les chercheurs, s'étend déjà à d'autres organes. A Baylor University, par exemple, le docteur Harvey Gordon poursuit actuellement des travaux importants pour déterminer si la réaction antisperme, en plus des surrénales, n'intéresse pas, également, le sang, le cœur et les reins.

Le moins qu'on puisse dire, pour le moment, c'est que l'innocuité prétendue de la vasectomie est fortement remise en question. Les médecins, pourtant, n'en parlent guère et, dans l'exécution, n'en paraissent pas tenir compte le moins du monde.² A cause, sans doute, du cloisonnement qui existe entre chercheurs et praticiens. « Je suis un urologue, dit le docteur Stanley Ross, et quand on commence à me parler d'immunologie, je ferme les yeux et je m'endors ». Eh oui ! quand la solution est au bout d'un scalpel, le temps manque — et le cœur — pour se poser des questions. D'autres admettent que le problème immunologique existe, mais n'y voient pas, pour l'instant, de raison suffisante de modifier leur pratique. Tel le docteur J. E. Davis qui écrit:

Vous pouvez parler d'anticorps du sperme, bien sûr, mais c'est une chose que nous ne connaissons pas de façon décisive. Et voyez tous les problèmes que vous avez avec le reste.

Et le reste, évidemment, c'est la grossesse, l'avortement, les drogues anovulantes, la ligature des trompes,

etc. Face aux avantages contraceptifs certains de la vasectomie, ses dangers hypothétiques, actuellement, ne font pas le poids. Il faut donc agir et parler comme s'ils n'existaient pas. Le docteur Elizabeth Connell l'admet sans ambages:

Nous savons que la vasectomie pose des problèmes, mais nous connaissons aussi les problèmes liés à la grossesse et à la ligature tubaire. C'est la vieille question de l'équilibre entre le bénéfice et le risque. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de mettre les meilleures chances de votre côté.

Les meilleures chances ? Ce n'est pas si sûr, du moins si la cause est jugée du point de vue de la santé de l'homme. Le docteur John J. Schrogie, directeur national, aux Etats-Unis, de la recherche en matière de contraception, est moins désinvolte:

Les choses doivent continuer d'aller comme elles vont, jusqu'à plus ample informé. Je ne crois pas que, pour l'heure, la preuve existe de séquelles graves consécutives à la vasectomie. Par ailleurs, nous aurions dit la même chose de la pilule, il y a dix ans.

Rassurez-vous, camarades: les chercheurs sont à l'œuvre et, *demain*, vous saurez si vous avez eu tort ou raison de recourir à la vasectomie, *aujourd'hui*. Vous n'êtes pas d'accord ? Le docteur Ansbacher ne l'est pas non plus.

Il se peut que nous sifflions dans le noir, mais mieux vaut le faire à présent que dans dix ans. Il se peut que la vasectomie ne cause point de tort, mais nous ne pouvons, pour le moment, ni l'affirmer ni le nier. Et, avant de pratiquer la vasectomie en masse, nous devrions nous assurer que, si elle provoque des changements de base dans les mécanismes immunologiques de certains individus, nous sommes capables de trier ces individus sur le volet avant de les vasectomiser.

Réversible en théorie, oui... mais irréversible en pratique

Quand un homme opte en faveur de la vasectomie, on doit supposer que c'est pour de bon; qu'il ne reviendra pas, l'année suivante, sonner à la porte du chirurgien pour le supplier de lui rendre sa fécondité perdue. La vie, pourtant, est pleine de surprises: un deuil d'enfant, un veuvage, un divorce, un remariage; ou simplement une perception renouvelée des choses et des valeurs. On peut toujours « changer d'idée ». Comme la mode est à la stérilisation précoce, la période des palinodies et des repentirs possibles tend à s'allonger. Reste à savoir si la médecine, si habile et si prompte à rendre les mâles stériles, l'est autant à leur restituer, au besoin, leur capacité d'engendrer.

La réponse à cette question doit tenir compte de deux probabilités bien différentes: celle d'une reconstitution satisfaisante des canaux ligaturés (réanastomose ou vaso-vasostomie), et celle de la restitution effective du pouvoir de fécondation proprement dit.

Le premier problème est d'ordre exclusivement chirurgical: quel est le pourcentage d'échecs ou de réussites enregistrés par les chirurgiens dans leurs tentatives de « recanalisation » ? La réponse à cette question n'est pas facile. Outre que la réanastomose est une opération relativement rare, tous les chirurgiens, semble-t-il, ne l'évaluent pas suivant les mêmes critères. Au gré des uns, il suffit de retrouver et de ressouder tant bien que mal les extré-

mités des canaux sectionnés ou, tout au plus, de constater la présence, après l'opération, de quelques spermatozoïdes dans un éjaculat, pour faire état d'une réussite. Mais d'autres ont des exigences plus fortes. Comment admettre, dit le docteur Ansbacher, que le taux de succès de la vaso-vasostomie soit de 70%, si le taux des grossesses subséquentes n'est que de 25% ? « Les critères de réussite sont à redéfinir. »

Ce scepticisme s'appuie sur de bonnes raisons. La réanastomose est une opération délicate et — disons-le tout de suite — bien plus traumatisante que la vasectomie: elle peut garder son homme au lit pendant deux semaines. Ses résultats, heureux ou décevants, tiennent pour beaucoup à la valeur de la technique chirurgicale utilisée lors de la stérilisation antérieure. Par crainte d'une recanalisation spontanée, certains médecins prélèvent des portions si importantes des canaux qu'ils rendent l'intervention correctrice impossible. D'autres font la ligature au mauvais endroit, ou sectionnent des nerfs indispensables à l'activité péristaltique des canaux, ou provoquent, par leur maladresse, la formation d'une masse de tissu cicatriciel difficile à extirper, ultérieurement, sans dommage. Sans parler de l'aléa que constitue toujours, dans une intervention de ce type, même parfaitement réussie, la prolifération possible de tissus conjonctifs aptes à enrayer, une fois de plus, la circulation des spermatozoïdes momentanément rétablie.

Pour parer à ces difficultés, on a multiplié les tentatives. La dernière en date — et la plus prometteuse — consiste à introduire, d'entrée de jeu, dans les canaux déférents, un instrument métallique minuscule (*bionyx control*), muni d'une valve qu'il serait, théoriquement, possible au chirurgien de fermer ou d'ouvrir, à volonté, sans avoir à réinciser les canaux, suivant que le patient exprimerait, tour à tour, le désir d'être stérile ou fertile. Mais cette technique n'en est qu'au stade expérimental et, si avantageuse qu'on la suppose, il serait prématuré d'en dire grand-chose. Au Québec, que je sache, elle n'est encore en usage nulle part.

Au demeurant, la vraie question n'est pas tant de savoir si, chirurgicalement, la recanalisation est une réussite, que de savoir si, après l'opération, la fertilité est effectivement rétablie. Or, il y a lieu de penser que, peu importe la technique employée pour boucher les canaux ou pour les déboucher, le risque est grand que la stérilité soit installée à demeure. D'autant plus grand, selon certains, que la réaction immunologique antisperme mise en branle par la vasectomie (avec ou sans l'aide du *bionyx control*) survivrait régulièrement à la réopération. Le docteur Shulman écrit à ce propos:

Des études ont déjà démontré de façon plutôt convaincante qu'il existe une corrélation entre la présence d'anticorps du sperme et l'infertilité inexplicable. La preuve que les anticorps altèrent la fécondité d'un homme, après la recanalisation, est tellement forte qu'elle mérite examen.³

Quelques spécialistes font état de résultats plus rassurants.

Ainsi, Goodwin rapporte une série récente de 47 grossesses obtenues à la suite de vaso-vasostomies pratiquées chez 64 patients et Phadke, 42 grossesses sur 73 cas. Ces chiffres concordent avec ceux de Hanley qui rapporte un succès de 70%.

Auger, Bertrand et Dessureault, *art. cit.*, p. 116.

Il n'est pas question de contester ces pourcentages, peut-être atteints dans des conditions optimales, par des chirurgiens hautement qualifiés, travail-

2. Par exemple, les docteurs Auger, Bertrand et Dessureault, du service d'urologie de l'Hôpital Maisonneuve, à Montréal, dans leur article « Vasectomie et vaso-vasostomie » de *L'Union médicale du Canada*, janvier 1972, tome 101, no 1.

3. Dans le même sens, cfr Schmidt, « Male Sterilization », dans *Manual of Family Planning and Contraceptive Practice*, 1970, pp. 418-420.

réglée, n'avait pas causé de dommages irréparables. N'empêche que le Manuel médical de la Fédération internationale pour le planning familial, probablement plus soucieuse des « moyennes », dit expressément:

L'intervention contraire à la stérilisation masculine ou féminine, qui consiste à rattacher les extrémités sectionnées des canaux déférents ou des trompes, ne réussit que dans moins de 50% des cas.⁴

Compte tenu du coût élevé, du caractère traumatisant et aléatoire de la réanastomose, on s'étonne à peine que, depuis peu, aux Etats-Unis, les candidats à la vasectomie se voient offrir, à la place, la congélation préalable du sperme. A bien des points de vue (prix à payer pour les prélèvements et pour l'entreposage, inefficacité à long terme,

caractère scabreux et inhumain), la lant sur des cas où la vasectomie, bien technique est éminemment discutable. Elle n'en attire pas moins, paraît-il, une assez forte clientèle. Comme si, pour se rendre plus acceptable aux hommes, la vasectomie, une fois de plus, avait besoin de se déguiser; de leur conserver l'illusion réconfortante que, suspendue pour un temps, leur fertilité leur sera, à point nommé, aisément restituée. Il y a là, dans l'optique d'une réflexion recentrée sur l'humain, une piste importante à suivre. L'indication, peut-être, que la vasectomie, en profondeur, touche aux choses de l'âme autant et plus qu'aux choses du corps; que les vrais problèmes, les objections majeures qu'elle soulève sont, au fond, d'ordre psychologique et « spirituel » plutôt que d'ordre simplement biologique et médical.

Et les séquelles psychiatriques ?

La meilleure manière, comme chacun sait, d'appriivoiser l'angoisse, c'est souvent de la nier, d'en faire une occasion de bravade. De chanter dans les bois pour effrayer les ombres à l'affût. Cela explique que la vasectomie, pour plusieurs, se porte à la boutonnière et qu'elle trouve, chez ceux qui l'ont subie, ses plus zélés promoteurs. Besoin de se convaincre soi-même qu'on a bien fait en tâchant d'en convaincre l'entourage; besoin de trouver un réconfort dans le nombre, d'alléger son « malheur » en le partageant avec d'autres.⁵

Aussi bien, les sondages révèlent que, lancée par une propagande bien orchestrée, c'est plutôt de bouche à oreille, aujourd'hui, que la « bonne nouvelle » de la vasectomie se répand dans le monde des mâles. Mais le prosélytisme a ses limites. A un compagnon qui vantait trop bruyamment les mérites de son « opération », un rude travailleur finit par dire d'un ton narquois et sans réplique: « Alors, si je comprends bien, tu n'es plus bon qu'à laver la vaisselle ». Réaction typique, viscérale, et qui va loin, car elle étale ingénument au grand jour l'anxiété qui s'attache pour l'homme à une opération

dans laquelle, en dépit de toutes assurances contraires, il ne peut s'empêcher de voir une atteinte ou une menace à sa virilité.

Cette réaction, pourtant, est *injuste*. Injuste, d'abord, parce que la vasectomie (j'ai l'intention de le montrer dans un prochain article) peut se légitimer dans certains cas d'espèce. Injuste, aussi, parce que les mots, ici, trahissent sur le vif l'espèce de dédain, de partialité égoïste que, mal éduqué, l'homme professe trop souvent à l'égard de la condition féminine; à l'égard, notamment, des « travaux ennuyeux et faciles » qui, à ses yeux, la définissent si bien — ou si mal — que, faute d'en percevoir la grandeur, il se sentirait, à tort, moins homme en les partageant.

Cette réaction est également *incorrecte*. Car la vasectomie n'a rien à voir avec la castration et ne devrait, normalement, affecter d'aucune façon la vie sexuelle ni domestique d'un homme, la conscience qu'il a de sa virilité, des « privilèges » qu'elle lui confère, des responsabilités qui lui sont attachées. De fait, c'est en prenant appui sur cette réalité *scientifique* que les partisans de la vasectomie à outrance en arrivent à fermer les yeux sur la réalité *vécue*, après coup, par tant d'individus et de couples que l'expérience a meurtris; à considérer, comme David Hall, qu'un homme est aussi libre d'opter pour la vasectomie que pour l'ablation des amygdales; à évaluer, sans sourciller, à seulement 1% le nombre des cas où la vasectomie, psychologiquement mal assumée, a réellement fait

des victimes; à faire abstraction des motifs, limpides ou ambigus, qui inspirent aux candidats leur démarche. Tel le docteur Eugène Mathias qui écrit:

Je ne demanderais pas à un homme pourquoi il veut se marier quand il m'arrive pour un test sanguin ou pour un examen prénuptial. Alors, pour quelle raison devrais-je lui demander *pourquoi* il veut une vasectomie ?⁶

Cet optimisme béat et ce bel abandon viennent ouvertement en conflit avec les résultats obtenus par des enquêteurs sérieux. En conflit aussi avec les conduites méfiantes que, l'expérience aidant, un nombre croissant de médecins ont adoptées pour passer les candidatures au crible.

Les recherches sur l'impact psychologique de la vasectomie sont en route depuis quelque dix ans aux Etats-Unis. Les premières en date, menées par Robert Laidlaw et Medora Bass, donnèrent des résultats si rassurants que l'AVS, aussitôt, les reprit à son compte et les diffusa largement dans le public. On avait découvert, en somme, que les avantages de la vasectomie l'emportaient largement sur ses désavantages possibles. Mais cela, dans la perspective du bien public plutôt que dans celle de l'intérêt personnel des individus et des couples. Et à partir, surtout, d'une clientèle assez spéciale (parents irresponsables, arriérés mentaux, porteurs de tares héréditaires) dans laquelle les patients d'aujourd'hui hésiteraient à se reconnaître. L'enthousiasme d'Andrew S. Ferber, un peu plus tard, prenait appui sur des raisons plus convaincantes. Tout en admettant que bien des hommes expriment des craintes quant aux effets de la stérilisation sur leur masculinité, il en arrivait à conclure que cette anxiété, au total, est amplement compensée par toute une collection de bénéfices psychologiques et sociaux. Notamment par l'émergence, chez les vasectomisés, du sentiment viril d'une reprise en charge de soi-même, d'une victoire remportée contre les forces du destin.

En contraste avec ces conclusions revigorantes, d'autres experts des années « 50-60 » avaient déjà sonné l'alarme avec vigueur. Ainsi, le docteur M. H. Erikson opinait que la vasectomie, d'ordinaire, n'était rien moins qu'un assaut monté par la femme contre la virilité de l'homme: « des épouses névrosées ambitionnent de castrer leurs maris ». Ainsi encore, le psychiatre Merlin H. Johnson, travaillant sur un échantillon de 83 cas de vasectomie chez des malades mentaux dont l'âge

4. Op. cit., Londres, 1971, p. 77.

5. Ces réactions psychologiques ont été mises en lumière par Helen Wolfers dans une forte étude publiée sous le titre de « Psychological Aspects of Vasectomy » dans le *British Medical Journal*, 31 octobre 1970.

6. Cité, comme bien d'autres textes utilisés dans cet article, par John J. Fried, dans « Vasectomy », *Saturday Review Press*, New York, 1972, 148 pp.

moyen était de 32 ans, affirmait que moins d'un tiers d'entre eux avaient agi de leur propre chef, que plus de trente avaient clairement cédé aux pressions de leur femme, de leur famille, de leur médecin. Et que la vasectomie était, directement ou indirectement, responsable de leur déséquilibre. « Un problème majeur de la vasectomie, dit-il, c'est qu'elle est souvent utilisée pour traiter le « mauvais » membre de la

famille ». Il concluait, sur une note moins misogyne :

La stérilité a des implications émotionnelles profondes, comme en témoignent l'ample recherche sur les couples stériles et la fréquence des ruptures dans les ménages sans enfant. L'impact de la stérilisation chez la femme est d'ores et déjà connu du monde médical. Il est certainement possible que la stérilité provoque des bouleversements pareils chez l'homme.

L'enquête Ziegler : des conclusions incertaines

Des enquêtes plus récentes et plus poussées sur le sujet, je ne retiendrai que celle du docteur Frederick J. Ziegler et de ses collaborateurs, qui paraît faire autorité. Elle met en cause des couples en apparence normaux, où la vasectomie du mari a fait l'objet d'un choix raisonné; des couples suivis assidûment (et donc éclairés et soutenus mieux que bien d'autres) pendant quatre ans. Il en ressort *grosso modo* que, à court terme, la vasectomie n'a guère de conséquences visibles sur le comportement du mari ni sur l'équilibre du couple. A long terme, néanmoins, on constate que des problèmes surgissent, tous liés au sentiment obscur, chez les maris, d'une perte de masculinité. Bon nombre réagissent par « surcompensation », en faisant étalage de leur virilité, comme pour se prouver à eux-mêmes et pour prouver aux autres, notamment à leurs femmes, qu'ils en ont conservé, sur toute la ligne, les attributs et les prérogatives. Cette attitude a du bon: d'un homme faible, timide, indécis, elle peut faire quelqu'un qui, pour donner le change, affiche courage et résolution; d'un père insouciant, elle peut faire un père soudain fort attentif à ses responsabilités. Mais Ziegler est davantage frappé par sa possible mal-faisance, surtout au niveau des rapports entre mari et femme. Tandis que le mari, préoccupé de son « image masculine », peut devenir pointilleux et rébarbatif à l'extrême vis-à-vis de tout ce qui, dans la vie quotidienne du foyer, ressemble à du « lavage de vaisselle » et risque d'être interprété comme une chute de potentiel viril; qu'il donne parfois l'impression que le « sacrifice » auquel il a consenti, en faveur de sa femme, lui confère le droit, par la suite, de se montrer à son égard plus exigeant, moins plein de prévenances, — la femme, de son côté, paraît étrangement encline à traiter son mari comme un être diminué, amoindri, à le supplanter dans ses rôles, « pour l'aider », comme si, complice de la coûteuse décision, elle se sentait obligée d'en

conjurier les conséquences. De tels malentendus, profondément enracinés dans l'instinct, risquent, à la longue, d'endommager sérieusement la relation conjugale.

Mais n'exagérons rien. Ziegler lui-même, après quatre ans d'observations et de réflexions, n'est pas prêt à tirer l'échelle, comme si la psychiatrie avait dit son dernier mot; pas prêt non plus à mettre carrément la vasectomie au ban de la chirurgie. Bien plus, il croit que sa malfaisance actuelle s'atténuera à mesure que, par le jeu du nombre et de l'accoutumance, elle se heurtera dans l'opinion à moins de résistances et de « préjugés culturels ». De son enquête, et d'autres enquêtes semblables, trois points d'importance n'en ressortent pas moins clairement. Premièrement, nul mari ne devrait être admis à la vasectomie sans que le couple en ait discuté à loisir tous les aspects en compagnie d'un spécialiste; deuxièmement, avant l'intervention, le chirurgien doit s'assurer qu'il n'a pas affaire à un anxieux, un névrosé, un débile, dont la vasectomie risquerait d'aggraver la condition; troisièmement, le médecin doit avoir l'absolue certitude que personne — et surtout pas l'épouse — n'a forcé la main au candidat. En cas de doute, précise Ziegler, la consultation est de règle.

Exigences onéreuses auxquelles il est permis de douter que la majorité des chirurgiens aient le goût, le temps et l'habitude de se plier de bonne grâce. N'empêche que, l'expérience aidant, certains s'y plient déjà, à leur manière, pour épargner à leurs patients et pour s'épargner à eux-mêmes des surprises désagréables. Il y a cinq circonstances, dit le docteur Arthur Shapiro, où je refuse la vasectomie: quand le candidat ne m'apparaît pas « en contact avec la réalité »; quand il considère l'intervention comme une mesure temporaire; quand son choix lui a été inspiré par quelqu'un d'autre; quand sa femme

attend un enfant, qui pourrait fort bien venir au monde difforme ou mort-né; quand j'ai des raisons, enfin, de soupçonner qu'il regrettera plus tard sa décision. Le docteur Bernstein s'appuie sur une « philosophie » plus globale:

Il y a des médecins qui vasectomisent n'importe qui. Mais la plupart des urologues prennent le temps de parler à un homme, parce qu'ils savent d'expérience à quel gâchis ils s'exposent s'ils ne font pas de triage. Des types qui vivent avec la peur d'être castrés par leur femme, il y en a déjà assez. Les médecins n'ont pas envie qu'ils rappliquent en criant que l'opération en a fait des impuissants.

Conclusion

L'instinct procréateur, le goût et le besoin de la fertilité, ont des racines profondes dans l'être humain. Ainsi le veut la loi de notre espèce, qui doit se reproduire pour durer. Les mécanismes biologiques et psychologiques que, pour atteindre ses fins, la nature a montés chez l'homme et chez la femme, ne sont pas à l'abri des artifices que la science moderne, à l'appel des détresses collectives ou privées, invente sans cesse pour les détraquer. Mais, assaillie de tous les côtés, la fécondité se défend et, quoi qu'on fasse ou qu'on dise, les humains, d'habitude, sortent éclopés de ces affrontements. La vasectomie n'échappe pas à la règle commune: la preuve existe qu'elle fait des victimes. A proportion, on dirait, de son efficacité au plan technique de la contraception. Comme si la nature, en pareil cas, se défendait avec plus de vigueur. Ce n'est pas une raison pour faire de la vasectomie un épouvantail, mais c'en est une de n'en pas faire une panacée innocente, et de n'y recourir, pour soi ou pour les autres, qu'avec circonspection, en cas de vraie nécessité.

les relations... 300 ans après

Il existe, dans la Compagnie de Jésus, une tradition épistolaire qui remonte à son fondateur qui fut un grand épistolier. Saint Ignace était un homme qui se voulait présent à l'histoire des siens, sa vision du monde même le portait à chercher dans les événements le message de l'Esprit; il a su cultiver chez ses disciples cette vigilance, cette attention aux faits, aux mœurs, aux personnes et aux choses. C'est cette disposition que nous retrouvons chez les auteurs des Relations des Jésuites de la Nouvelle France.

A l'origine, ces Relations représentent une collection de 41 petits volumes in-12 publiés chez Cramoisy, à Paris, rue Saint-Jacques, avec privilège du roi, de 1632 à 1673. Ces volumes sont évidemment rarissimes de nos jours; ils sont devenus objets de musée. Ils n'en constituent pas moins, après les récits des découvreurs, Cartier et Champlain, un des premiers monuments littéraires rédigés en terre canadienne. Lorsque le P. Paul Le Jeune élabore, à Québec, en 1632, sa première relation, il ne pense qu'au rapport qu'il doit envoyer d'office à son provincial de Paris; il ne se doute pas qu'il inaugure une collection de publications qui doivent s'étaler sur 40 ans. C'est le provincial de Paris, le P. Barthélémy Jacquinot, qui décide, à la lecture de ce récit, de le rendre public. Le P. Le Jeune se révélera bientôt comme un des meilleurs chroniqueurs de son époque; ce sera l'auteur des dix premières relations, composées à Québec, rééditées dans toute la France, réimprimées à Avignon, territoire pontifical, et à Lille, pour l'empire des rois d'Espagne.

C'est ce monument littéraire aux auteurs multiples que les Editions du Jour, trois cent ans après la parution de la dernière tranche, offrent de nouveau aux lecteurs de langue française. C'est un événement dans le monde de l'édition dont il faut se réjouir et que la presse écrite et parlée a heureusement souligné.

Les Editions du Jour ne succèdent pas immédiatement à Cramoisy. C'est au XIX^e siècle que l'attention des chercheurs se porta sur les Relations. Le docteur E. B. O'Callaghan en signalait l'importance dans une conférence publique à la Société historique de New-York en 1847. Par la suite, le gouvernement du Bas-Canada faisait l'acquisition, de la succession Neilson, d'une collection complète pour la somme de cent dollars en 1851. Malheureusement, l'incendie du parlement de Québec, le 2 février 1854, détruisait cette collection. C'est ce qui devait provoquer la décision de réaliser une nouvelle édition. La Province accepta de fournir les fonds nécessaires et l'édition fut réalisée en 1858, à Québec, chez Augustin Côté. Elle était l'œuvre des abbés Plante, Ferland et Laverdière, historiens, et de l'abbé L. E. Bois, curé de Maskinongé, bibliophile et archéologue.

C'est cette édition de Québec, en date de 1858, que les Editions du Jour ont reprise par un procédé de photographie; c'est le même texte tel qu'établi par les chercheurs du XIX^e siècle. Pour plus de commodité, on a réparti en six fascicules les trois volumes de l'édition originale. On aurait pu améliorer la présentation en ajou-

tant une pagination continue à celle des volumes de l'édition de Québec que l'on a conservée, l'utilisation aurait été simplifiée, tout en permettant à l'éditeur de mieux contrôler sa publication.

Des chercheurs plus exigeants continueront de préférer la savante édition de Cleveland (1896-1901) en soixante-treize volumes, publiée en 750 séries par Burrows Brothers, sous la direction de R. G. Thwaites, et reprise en 1959 en trente-six volumes par la Pageant Book Company de New-York. Cette édition de Cleveland doit être complétée par les travaux du P. J. P. Donnelly, S.J., de l'Université Marquette, publiés en 1967, *Thwaites Jesuit Relations errata and corrigenda*. C'est dire que les Relations n'ont cessé d'attirer l'attention des historiens et même des ethnologues et anthropologues, car les auteurs se signalent par de nombreuses observations sur les mœurs et comportement des Indiens. Le P. René Latourelle a déjà montré, dans ses *Etudes sur les Ecrits de Jean de Brébeuf* (1953), comment Jean de Brébeuf, missionnaire et martyr, se révèle dans ses écrits un observateur scientifique.

On s'est étonné de la disparition subite des Relations en 1672. Les jansénistes, en particulier Antoine Arnauld, en ont profité pour jeter le soupçon sur les lettres annuelles des Pères. Cette suppression regrettable est due à des circonstances historiques indépendantes de la situation canadienne; elle tient à une décision pontificale. Le 6 avril 1673, le pape Clément X, excédé par la querelle des rites chinois, interdisait, par le bref *Creditæ nobis cœlitus*, la publication de livres et d'écrits sur la question missionnaire à moins d'une permission expresse de la Propagande. Or, il se trouvait que la juridiction de la Propagande n'était pas reconnue en France et il eût paru injurieux au Roi et au Parlement d'imprimer un texte portant l'autorisation de la Propagande. Les Pères préférèrent s'abstenir et la publication des Relations fut suspendue pour ne pas créer de conflit entre les prétentions des fameuses libertés gallicanes et la juridiction de Rome.

Nous espérons que la nouvelle édition des Relations aura une large diffusion; c'est un instrument de recherche historique facile et attrayant, les étudiants auront avantage à prendre un contact direct avec l'esprit qui animait les bâtisseurs de notre civilisation. C'est au chapitre IX de la Relation de 1642 que l'on trouve l'acte de la fondation de Montréal. La Relation de 1649 décrit le désastre de la Huronie, celle de 1659 rapporte l'arrivée de Mgr de Laval et les espoirs que suscite cet événement. A la lecture des Relations, que l'on pourrait appeler les Provinciales canadiennes puisque ces écrits étaient destinés à un provincial, le provincial de France, bien des préjugés tomberont et des simplifications historiques paraîtront odieuses; on retrouvera surtout des hommes d'une foi vigoureuse dans l'œuvre qu'ils accomplissaient.

Florian LARIVIERE, S.J.,
Provincial.

21 décembre 1972.

Dans les majeures... et les mineures!

par
Georges-Henri d'Auteuil

Au TNM : l'Otage

Les dernières joies du Nouvel An n'ont pas fini en moi leur action de grâce et déjà il me faut en préparer d'autres ! C'est équivoque, d'autres quoi ? D'autres actions de grâce ou d'autres joies ? Fasse le Ciel que nous soyons sans cesse aux prises avec cette alternative, car elle est un embarras qui tue le temps malheureux ! Elle est une préoccupation dont le cœur humain a besoin pour empêcher le bonheur de s'enfuir ! Elle est un problème à résoudre, et la tâche quotidienne à reprendre, pour entretenir autour de soi le climat des Fêtes. Douce préoccupation, cher embarras, tâche enivrante et problème captivant dont j'espère ne jamais trouver la réponse : dois-je rester en action de grâce pour les dernières joies reçues, ou dois-je en préparer d'autres !

J'ai des joies pour vous dans mon cœur, m'ont laissé entendre vos souhaits de Bonne Année ! Et pendant mon action de grâce, je me suis demandé comment ma bienveillance, pendant les douze mois à venir, répondrait à la vôtre ? Vous avez reçu les miens ? Je tiens à vous le rappeler, ils sont pour l'année toute entière, comme les vôtres, je le sais ! Germés en mon cœur, comment maintenant s'épanouiront-ils dans le vôtre ? Comment, dans le concret, comment durant tout un an ? Oh tous ces comment qui m'intriguent ! Les miens beaucoup plus que les vôtres. Douce préoccupation, cher embarras, problème captivant. Mystère joyeux qui déjà porte son fruit ; fruit qui deviendra plus délicieux, paraît-il, à mesure qu'il mûrira à la chaleur de plus d'amour de vous par moins de souci de moi.

Comment dans le concret, durant tout un an ou toute une vie, ne jamais décevoir ! Ou mieux encore, comment nourrir l'amour ou l'amitié ? Par quels échanges d'amabilités ? Pour me renseigner, j'ai cherché tout autour ; j'ai consulté, j'ai observé, j'ai fait revivre aussi le calendrier récent des périodes joyeuses. Or chacun y est allé de ses dons ; à tour de rôle, chacun a pris sur soi la tâche ardue de préparer la plus belle table. Les plus avisés m'ont dit : Pour bien recevoir, il faut donner le repas au goût de ses hôtes ! J'ai pensé alors : le secret pour bien recevoir un cœur à son cœur, ce doit être de lui donner beaucoup de soi, à la manière de son goût ! Et le paradoxe m'est revenu à la mémoire : se perdre pour se sauver ! Perdre le bonheur aussi, pour le garder ?

Me perdre pour me sauver de l'ennui de vivre ! Avec la grâce divine, ce fut la source de mon bonheur ! J'ai entendu cela d'une pensée, en confidence avec elle-même... Si je suis heureux, c'est grâce à toi et nos enfants. Vous êtes la première joie du réveil de mon cœur ; durant toute la journée, vous êtes le pain qui le soutient à l'ouvrage. Vous êtes le mystère joyeux, ou mieux encore, le miracle de ma vie. Il m'est arrivé, hélas, de vous oublier pour m'occuper surtout de moi. Vous deveniez alors mon accaparement, mon fardeau, ma fatigue, ma peine et mon découragement. Mais quand je me suis perdu après vous avoir retrouvés, vous êtes devenus mon bonheur, ma libération, mon allègement, mon repos, ma consolation et mon action de grâce. Vous êtes devenus ma joie, attentive à vous préparer d'autres joies.

Paul FORTIN.

Il faut marquer d'une pierre blanche cet événement de la saison théâtrale : la représentation de *l'Otage* au Théâtre du Nouveau Monde. Au milieu d'une production variée, où le médiocre abonde, cette œuvre de Paul Claudel fait figure de glorieuse exception. Enfin sont comblés les amateurs d'une belle langue, d'une structure scénique cohérente, de personnages humains et vrais, de l'affrontement de passions fortes et élevées. Cas trop rare pour qu'on ne le souligne pas avec un vif plaisir.

Claudélien convaincu, il était naturel que Jean-Louis Roux nous offrit ce plaisir et que, comme metteur en scène et comédien, il prît un soin extrême à le préparer. En effet, la tâche n'était pas simple. Pièce austère et pleine d'embûches, *l'Otage* est difficile. Austérité du sujet et de certains dialogues. Embûche du lyrisme qui affleure un peu partout et éclate parfois jusqu'à une possible grandiloquence. Danger de succomber au sombre mélodrame ou aux revendications cocardières. Un juste équilibre de force, d'émotion, de goguenardise dans le jeu des acteurs a maintenu un ton naturel dans l'interprétation, en dépit de la grandeur du sujet et des personnages, et du heurt violent des passions.

L'Otage évoque rien de moins que la transmission inéluctable des pouvoirs. Un peu comme l'empire romain chancelant sous la pression des hordes barbares, la féodalité et la puissance monarchique d'hier ont basculé sous les coups de boutoir de la révolution française, répandue et imposée à l'Europe par les armées de Napoléon. Fondée, il y a presque deux millénaires, sur l'agora d'Athènes, la démocratie va s'installer en Europe et dans le monde occidental. Bouleversement radical, mais qui ne s'est pas fait sans de tragiques déchirements pour les uns, au profit des tardives mais glorieuses ascensions des autres. Le Pouvoir a changé de mains, des nobles et fiers Coufontaine aux roturiers Turelure. C'est le drame que raconte *l'Otage*, car l'Histoire s'inscrit dans le cœur et la chair des hommes avant que dans les manuels scolaires.

L'otage de la pièce de Claudel, c'est le pape, Pie VII, que le vicomte Georges de Coufontaine a réussi à arracher des geôles de Napoléon pour le cacher dans un vieux bâtiment du domaine familial, habité et protégé par sa cousine Sygne de Coufontaine. Mais un ancien valet de ferme de la famille, Turelure, devenu préfet de la région et baron, coutumier des lieux, découvre toute l'affaire. Il vient alors proposer à Sygne un marché : elle consent à l'épouser et il sauve le pape. Sygne, qui a donné sa foi à son cousin Georges, refuse énergiquement et repousse Turelure. Entre alors le curé Badilon, tout dévoué aux Coufontaine, et dans une scène capitale, pivot de la pièce, il réussit à con-

vaincre Sygne de se sacrifier pour le salut du Pape. Un an plus tard, elle donnera naissance à un petit Turelure, symbole de la déchéance du sang bleu des nobles mêlé au sang rouge du peuple. Aussi conseille-t-elle à son cousin de tout sacrifier à son tour : son nom, ses droits, ses privilèges. Une époque est disparue, il faut tourner la page. Et comme pour nous y aider, la mort intervient. Quand le Roi de France rentre dans Paris livrée par Turelure, il bute sur un lit funèbre où gisent, enfin réunis à jamais, Georges et Sygne de Coufontaine, l'Ancien Régime.

A une œuvre majeure comme *l'Otage* doit correspondre une interprétation adéquate, capable de souligner la beauté verbale du texte, la profondeur des sentiments, la valeur psychologique des personnages. Sauf la personification du Pape par Panos Kateris, qui m'a paru faible, monocorde, sans un suffisant dégagement de la force spirituelle du vieillard en comparaison de sa faiblesse physique, les autres personnages, par la voix de leurs interprètes, nous ont comblés.

Sygne est une des pures et attachantes figures du théâtre. Sa générosité, tant dans sa fidélité contrecarrée que dans sa libre immolation, lui attire notre pitié, mais aussi notre vive admiration. Sa noblesse ne réside pas simplement dans des titres héréditaires, mais plus encore en une élévation d'âme exceptionnelle. Pourtant, elle n'en reste pas moins femme que le lourd sacrifice écrase, et qui souffre, et qui pleure, et qui meurt. C'est cette femme courageuse, humaine et si vraie, que nous a révélée magnifiquement Monique Miller, une de nos très rares tragédiennes.

Georges de Coufontaine ne jouit pas de la foi sincère de sa cousine, Sygne. Aussi sa farouche fierté nobiliaire se cabre devant l'épreuve, les échecs, plus encore les reniements. Il proteste, il s'empote, il crie contre le mauvais sort qu'on veut lui imposer. Fils du siècle des Lumières, il s'insurge avec véhémence contre ce siècle bâtard qui commence tout barbouillé de sang. Et il pleure, lui aussi, ses malheurs qui ne sont pas petits : ses parents guillotins, sa femme infidèle, ses enfants morts, Sygne... La fougue, la dureté, l'orgueil, mais encore la tristesse, l'accablement, de la tendresse par moments, voilà les diverses manifestations de son personnage que Jean-Louis Roux a su exprimer avec sincérité. Un rôle qui lui convient tout à fait.

Guy Hoffmann est Toussaint Turelure, le valet d'hier devenu l'homme important de la région : préfet, baron et bientôt comte. L'homme d'hier, parti de rien et qui prétend bien être quelque chose maintenant et qu'on en tienne compte ! Personnalité fruste, directe, réaliste, ambitieuse de manger à la crèche comme tous ceux qui en ont été longtemps éloignés. Le type du parvenu sans

scrupule et qui profite volontiers de la chance qui passe, de quelque côté qu'elle vienne. Jacobin, bonapartiste ou royaliste selon les circonstances. Seul le profit importe: le remplaçant du noble décapité, le capitaliste de demain. Hoffmann est tout cela avec bonhomie, une rudesse sans apprêt, une parfaite loyauté envers ses intérêts. Un Turelure que Claudel n'aurait pas désavoué.

Je me permets une appréciation spéciale pour le curé Badilon de Victor Désy. Il est difficile d'incarner un personnage d'Eglise, spécialement dans ses fonctions spirituelles et sacerdotales. Il est facilement gauche, ridicule, outré, caricatural. Le Badilon de Désy a été parfait de retenue, de simplicité, de ferveur intérieure, de vraie sincérité. Et dans sa grande scène avec Sygne, en réponse aux cris, aux plaintes, aux gémissements de sa pénitente, sa belle voix grave, chaude, sympathique fit merveille. Le moment le plus émouvant de la pièce. Grâce à lui et à sa compagne, Monique Miller.

On ne peut oublier, non plus, les décors et les costumes de Robert Prévost, très appropriés à l'atmosphère de la pièce, à son caractère exaltant et à la qualité des divers personnages.

À la N.T.C. : Dom Juan

Je n'ai pas l'impression que Molière, en écrivant son *Dom Juan* en vitesse, ait prétendu faire de la métaphysique. A cause de l'interdiction de jouer son *Tartuffe* sous la pression de la « clique des dévots », comme il l'appelait, ses comédiens se trouvaient en chômage. Il faut vivre en attendant que la tempête s'apaise. Il va reprendre le thème de ce séducteur incrédule que Tirso de Molina a fait connaître en Espagne et dont la vogue croît en France même. C'est *Dom Juan* ou le *Festin de pierre*.

Composée à la course, la pièce se ressent de cette hâte. Structure lâche. Amalgame de choses disparates nouées ensemble tant bien que mal avec du gros fil. Bousculade d'événements et de personnages qui se termine en étrange fantasmagorie. Intervention du ciel dont on a tellement parlé durant toute la comédie. Mais il y a le personnage de Dom Juan, inquiétant et complexe, foncièrement méchant et aussi capable de générosité et de vaillance, avec sa doublure, le valet Sganarelle, qui se donne des airs d'être la conscience de son maître, mais accomplit son rôle de si piètre façon que ses avis, conseils et objurgations tournent au ridicule. Par l'alliance intime de ces deux caractères, Molière réussit à donner à l'action de sa pièce une force et une cohésion qui lui manquaient. La versatilité de cet unique personnage à double facette nous intrigue, nous déconcerte, nous agace un peu, mais nous retient, intéressés, jusqu'au dénouement tragique qui satisfait notre désir latent de justice.

Deux personnalités aux multiples masques qui ne peuvent que tenter, par la richesse même des variations de jeu qu'elles permettent, des comédiens heureux de se battre contre leurs personnages. Ce pourrait bien être une des raisons qui ont décidé Gilles

Pelletier à reprendre si tôt, par la Nouvelle Compagnie Théâtrale, cette pièce de *Dom Juan* où il s'est réservé le rôle titre. Il en a établi, de plus, la mise en scène, qu'il a à demi modernisée, dans ses aspects extérieurs du moins: décors, costumes, sans ajouter, pour autant, à la valeur de la pièce. A cause de ses continuels rebondissements de jeu, le rôle de Sganarelle est peut-être d'une plus difficile interprétation que celui de Dom Juan lui-même. Il suppose une plus grande variété de tons, d'attitudes, de comportements tout le long de l'œuvre. Avec beaucoup d'allant et son habituelle bonhomie, le rondet Guy L'Ecuyer s'en est chargé, mais non sans éviter souvent des ritournelles de gestes ou de démarches. La scène classique de Dom Juan et des jouvencelles villageoises a été certainement le meilleur moment de la soirée. On pourrait y ajouter une autre réussite: la joyeuse rencontre avec M. Dimanche, où Georges Groulx s'est taillé — c'est le moment de le dire — un morceau de choix. Quant à la statue du Commandeur, elle ne semblait pas en pierre, mais en bonne vieille tôle. Un effet de la modernisation!

Au C.J. de B. : Louvre Story

Peut-on imaginer que des Québécois, en 1972, aient eu l'idée plutôt originale de vouloir commémorer le massacre de la Saint-Barthélemy? Pour les compatriotes et admirateurs de Vignault, Gilles Latulippe ou Caouette, les intrigues de Catherine de Médicis, les folles amours de la légère Marguerite de Valois et le pénible sort de l'amiral de Coligny doivent manquer d'intérêt, en supposant qu'ils en connaissent quelque chose. Il s'agit sans doute, alors, de nostalgiques historiens, passionnés de vieux grimoires et de centaines à célébrer? Pas du tout. Nos propres chicanes religieuses et politiques les occupent à plein et ces messieurs, au rythme de leurs travaux, n'ont pas encore eu le temps de remonter à 1572. Non, ces originaux avides du passé sont des comédiens — de jeunes comédiens, bien sûr, à qui toutes les audaces sont permises, comme on sait — de l'Atelier d'art dramatique du Collège Jean-de-Brébeuf, institution privée d'enseignement que le récent maelström de l'éducation n'a pas réussi à engloutir. A l'aide du roman d'Alexandre Dumas, père, *la Reine Margot*, Antonio Vuilleumier a fabriqué, en épisodes dramatiques, une sorte d'anthologie de hauts faits d'amour et de sang de la triste époque des guerres de religion, en France, sous le titre, d'allure moderne et un tantinet ambigu, de *Louvre Story*.

Grosse machine qui avait l'avantage de faire participer un grand nombre d'apprentis-comédiens, premier but de ces spectacles de collèges. Grosse machine pleine de couleurs, de cris, de mouvements, et qui permettait aux acteurs de s'en donner à cœur joie, non sans des accrocis ici ou là, des gaucheries, des exagérations surtout dans les cris. A ce sujet, la mort de Charles IX a été une réussite parfaite. Ce qui m'amène à dire que plusieurs fois, dans le jeu, les personnages ont utilisé la parodie dans le dessin, louable, de faire passer certaines outrances d'action ou de langage qui, prises au sérieux,

nous auraient conduits au plus gros mélo, cher aux romantiques. On était ordinairement en pleine comédie et les plus noires machinations des personnages, leurs actes les plus condamnables s'évanouissaient en éclats de rire. Du Dumas irrespectueusement édulcoré, servi à la sauce moderne, piquante.

Les parents de ces jeunes étudiants, qui s'ébattaient avec aplomb sur la scène de la belle et accueillante salle des fêtes du Collège, pouvaient constater, en se référant à leurs souvenirs de collégiens ou de collégiennes, combien les temps ont changé, même chez les Jésuites. Finies les pièces arrangées pour garçons exclusivement, comme *le Fils de Ganelon* remplaçant *la Fille de Roland*! Finis les travestis féminins si souvent mal équilibrés, aux poitrines tombantes et aux voix de catacombes! Vive la libération de la femme! Et vive aussi, semble-t-il, la libération des mœurs. Jadis, en effet, certaines scènes de *Louvre Story* auraient été impitoyablement coupées, jugées trop libres et légères pour des collégiens. O tempora! O mores! dirait Cicéron... mort depuis longtemps!

IMPRIMEURS
GRAVEURS
LITHOGRAPHES

J. EMILE ROY & FILS
265 ouest, rue Vitruve, Montréal
Tél. 661-1888

"POUR QUI BIEN FAIRE LES CHOSES IMPORTE PLUS QUE DE LES FAIRE"

Au commencement étaient les grands-pères

— Victor-Lévy Beaulieu : *Jos Connaissant et ses Grands-Pères* *

par
Gabrielle Poulin

Quand, pour ensevelir sa mère, Jos, l'ainé des Beauchemin, est retourné dans la petite patrie de Saint-Jean-de-Dieu, il a retrouvé, seule, veillant sur les souvenirs de l'enfance désertée par les siens, la figure presque légendaire de son grand-père. Mais bientôt, écrit Jos, « il serait mort lui aussi. Bientôt nous serions tous morts et il n'y aurait plus de témoins et plus de mémoire et plus de souvenir de la vie ni de l'instant ni du passé; tout cela serait fini et, parce que tout cela serait fini, rien n'aurait jamais eu lieu que le rêve muet et noir, que le rêve des formes possibles de l'Eternité. Oh, pourquoi l'impuissance des mots si facilement vaincus par la Mort¹ ? » Avant donc que ne disparaisse l'aïeul, il faut que le romancier-petit-fils, se hâte de fixer, pour le retenir, ce passé encore présent dans la mémoire de grand-père et d'en façonner un rêve vivant capable de faire basculer le « rêve muet et noir », défiant ainsi la mort et la rendant inopérante.

Mais n'y avait-il pas de la part de V.-L. Beaulieu, jeune romancier, quelque présomption à vouloir raconter les pensées les plus secrètes d'un vieillard ? Pas plus sans doute qu'il n'en avait fallu pour transcrire les cauchemars d'un halluciné tel que Malcomm Hudd ou les méditations de l'obsédé mystico-sexuel qu'est Jos Connaissant. Tous ces êtres, en effet, de Satan Belhumeur aux grands-pères, sont de la même race et habitent le même espace fragile, ce « no man's land » où le passé et la mort à venir détruisent toute possibilité de vie. Qui d'autre que ces personnages, devenus par la vertu du romancier des « Consciences mises à vif² », peuvent oser s'établir en ce pays impossible ? Grâce à l'ambivalent pouvoir des mots, ceux-là ont su se créer un habitat qui prend de plus en plus, à mesure que l'œuvre progresse, « les aspects d'un Piège Mythique³ » ?

Avec *les Grands-Pères*⁴, le romancier est remonté à ses plus obscures origines, non seulement celles de sa famille réelle expatriée à Morial Mort, mais celles de cette autre famille, plus vulnérable encore et non moins réelle, qui est née de son esprit et a trouvé asile dans ses romans: la famille Beauchemin. Après avoir fait la connaissance des héros de Beaulieu, il fallait, pour comprendre un peu mieux l'univers romanesque où ils évoluent, retourner vers le village de l'aïeul, le Saint-Jean-de-Dieu de *Race de monde*¹ et de *Jos Connaissant*, et entrer, grâce au don de pénétration du romancier, dans la vie de ces personnages mystérieux qu'il appelle *les Grands-pères*.

* Troisième étude de Gabrielle Poulin sur les romans de Victor-Lévy Beaulieu. Les deux premières ont été publiées dans *Relations*, en septembre et en novembre 1972.

Mais qui sont les grands-pères ? Le titre est au pluriel. Pourtant, tout au long du récit, nous ne suivons pas à pas dans ses pérégrinations physiques et imaginaires qu'un seul personnage, celui de Milien Bérubé. Bien sûr, Milien évoque le souvenir de ses deux femmes: la grasse et la maigre qui sont restées dans sa mémoire comme deux symboles, l'un de bonheur et de fécondité, l'autre de sécheresse et d'aridité. Mais il serait par trop simpliste d'expliquer le titre du volume à partir du couple: grand-père-grand-mère. Non *les Grands-pères* c'est tout autre chose. Milien Bérubé a assez de ressources et de mystère en lui pour que le romancier soit justifié d'intituler le livre qui raconte sa dernière journée et, à travers elle, sa vie: *les Grands-pères*.

Le chef de la lignée

Sans faire de ses romans une suite d'épisodes qui les apparenteraient aux romans-feuilletons, Victor-Lévy Beaulieu, imperceptiblement, relie les uns aux autres ceux qui font partie de ce qu'Abel a désigné sous le vocable général de *Race de monde*! Ces individus peuvent être liés par le sang comme les Beauchemin, mais ils sont surtout issus d'une même lignée dont les traits distinctifs partout reconnaissables en font des êtres écartelés entre le passé et la mort, voués à la solitude et livrés aux puissances de l'imaginaire. Parce qu'ils annoncent la mort, le silence comme les ténèbres les accablent et les paralysent. Pour vaincre la peur et vivre, ils ont recours à la parole qui leur tient lieu de demeure et de pain. Chacun possède son langage, mais tous ont en commun une même voix. Elle traverse tous les romans, voilée et sonore à la fois, comme celle d'un rêveur qui parle en dormant et entretient de mystérieux dialogues avec les fantasmes de son sommeil. A travers les confidences qu'ils se font à eux-mêmes, il est possible de saisir parfois un nom qui discrètement renvoie au roman précédent ou bien est jeté comme un présage pour le roman à venir. Ainsi en a-t-il été pour Jos Connaissant dont Abel avait parlé à plusieurs reprises dans *Race de monde*¹; pour Satan Belhumeur et Malcomm dont Jos évoque la mémoire et le destin. Mais Mathilde surtout, la mère des douze petits Beauchemin, a été la figure dominante des méditations de Jos, celle qu'il invoquait sous le nom de Mam: « Oh, Mam. Je suis un Ivrogne. Oh, Mam. Votre fils chéri est un soûlon de la pire espèce. Et à matin il a vu Malcomm descendre dans le Trou noir des lentes Décompositions⁵. » C'est par elle, Mam, que tous ces personnages sont rattachés aux origines, par elle qu'ils gardent le contact avec leur naissance et avec leur enfance. Qu'elle disparaisse et le passé sera détruit à jamais, les souvenirs emportés dans

la mort et la décomposition! « Pourquoi étions-nous revenus détruire nos souvenirs⁶ ? » Coupés de leurs racines, les fils perdront toute identité et devront, à l'instar de Jos, se réinventer un nom et un destin, vivre de l'imaginaire puisque la vie de l'instinct leur est enlevée dans cette mort qui les repousse et les attire à la fois.

Le père de Mathilde

Il reste un homme qui empêche le passé de s'écrouler tout à fait, qui tient sur ses épaules fatiguées tout le poids du village natal. Il est seul. Tous ses enfants sont partis vers la ville et vers la mort qui forment l'au-delà du village. Quand ils sont rentrés, comme Mathilde, il y a six mois déjà, ils étaient méconnaissables, séparés du passé, étrangers désormais à la vie:

Mam était méconnaissable, trop fardée et trop parfumée. Ses mains étaient toutes bleues, et il y avait sur son front de grandes plaques Galeuses. Grand-Père priait et pleurait. Oh, les yeux pleins de larmes. Oh, les petits yeux usés que cachaient les sourcils broussailleux⁷.

Peu à peu, le monde se resserre autour du vieillard et les objets que ses yeux fatigués n'atteignent plus plongent dans le vide et dans la mort. Au moment où commence le récit, Milien, de plus en plus prisonnier de ses images et des souvenirs qui lui font perdre toute notion de temps et de durée, entreprend une marche de suprême reconnaissance à travers les espaces de son passé. Du bout de sa canne, il fait se lever les lieux familiers: la cour de l'école, l'église, le cimetière avec son caveau, le magasin général, la Grande Rue, la demeure de Chien Chien Pichlotte au sommet de la butte, la maison des *Pompes funèbres* puis enfin, celle du médecin. Mais à peine ces choses, encore réelles pour un jour, se sont-elles dégageées des ténèbres qu'elles envahissent le cerveau de Milien qui ne sait plus distinguer entre ce qui naît de son imagination et ce qui vit hors de lui. C'est le retour à l'indifférenciation primitive. Que cesse la vigilance

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Jos Connaissant*, coll. « Les Romanciers du Jour », R-67. — Montréal, Les Editions du Jour, 1970, 231.

2. *Jos Connaissant*, 248.

3. *Ibid.*, 248.

4. *Les Grands-pères*, coll. « Les Romanciers du Jour », R-78. — Montréal, les Editions du Jour, 1971, 157 pp., 20 cm.

5. *Jos Connaissant*, 14.

6. *Ibid.*, 233.

7. *Jos Connaissant*, 231.

de grand-père et le monde tout entier s'évanouira !

Tant de choses se mouraient dans sa tête depuis qu'il était vieux. Le monde se rapetissait, se rapprochait de lui; dans quelque temps, il serait tout à fait encerclé, il allait être incapable de penser à tout ce qui ne serait pas près de lui; ses mots ne s'allongeraient plus dans le temps, demeureraient emprisonnés dans l'espace de son corps⁸.

Déjà les deux épouses, qui n'ont de vie que par lui, lui ont pris son nom: la première Milienne et la deuxième Milienne, et ses trois amis ne s'appellent plus que les trois Miliens. Quand cette ultime « journée » s'achèvera, Milien immobilisé saura bien que le village est disparu, qu'il a, comme les amis séparés de lui, « glissé dans la nuit dont on devinait qu'elle n'allait plus jamais se terminer, qu'elle serait emportée dans son propre mouvement, dans l'anarchie noire. Il n'y aurait désormais que des à peu près d'être et de formes et c'était en cela que consistait le danger: dans ce qui deviendrait pour toujours de l'informé. Les temps négatifs s'ouvraient qui seraient l'envers du monde connu⁹.

Quelqu'un cependant veille qui va sauver du désastre et de l'hécatombe l'univers de grand-père en lui donnant une forme inespérée autant qu'inattendue. Quelqu'un qui l'a accompagné tout au long de cette dernière marche quotidienne et qui, pendant que la tête du vieillard se vide de toute image, recueille précieusement sa dernière pensée et s'apprête à la formuler à sa façon « de l'autre côté du miroir, dans le pays immobile et blanc¹⁰... »

Le « génie » de Beaulieu

Si Milien Bérubé est mort, grand-père lui ne peut mourir tout à fait. Au dernier instant, il est rescapé avec toute sa vie telle qu'il l'a recréée en ce dernier jour, par son romancier de petit-fils. Car grand-père, c'est au fond le « génie » de Beaulieu, ou si l'on veut la sagesse du romancier. Le passé avait trop d'importance dans *Race de monde*! et dans *Jos Connaissant*, trop d'impact sur tout le réel présent pour que Beaulieu ne tente pas un jour de partir à la recherche de cette voix qui le sollicitait sans répit. Il lui a fallu, avant d'atteindre la voix mystérieuse, traverser plusieurs zones d'ombre où se dissimulaient comme des parias des puissances presque invouables. Beaulieu a donné une forme aux murmures et aux rumeurs qui l'habitent. *La Nuit de Malcomm Hudd* était le roman presque monstrueux de l'imagination prise à l'état pur tandis que *Jos Connaissant* était celui de la « conscience mise à vif ». D'étape en étape, Beaulieu est parvenu au fond de lui-même, à cette voix des origines. Il a reconnu alors la source de ses nostalgies et de ses regrets. Il a su que cette Voix venait du passé de sa race en qui

se perpétuent les mêmes angoisses et les mêmes désirs, le même amour de la vie sous toutes ses formes, le même attachement à l'instant. Il a écouté avec infiniment de respect les appels de cette voix. Après avoir parlé de la vie quotidienne des Beauchemin, qui fut peut-être en partie la sienne, dans toute sa pauvreté, sa misère et sa médiocrité, après avoir poussé l'audace jusqu'à en faire le sujet d'un roman, il est allé plus avant. Voici que sur les indications de la voix primordiale, il s'est rendu vers le carrefour tragique où se rencontrent le passé et la mort. Alors, tout au fond de lui-même, il a vu se lever l'image de grand-père qui n'était nulle autre en somme que sa propre figure, libérée du masque que les temps et la « culture » posent sur le visage originel. Et voilà une nouvelle force devenue à elle seule un élément de l'univers romanesque de Beaulieu. Mais comme celle de l'imagination et celle de la conscience, celle-ci est recouvrante et, du moment qu'elle prend forme dans le monde de l'écriture, elle entraîne avec elle toutes les puissances de l'être. Si bien que les *Grands-pères* n'est pas qu'un roman-témoin, mais un monde organique. Grâce à ce roman, le passé est devenu présent et futur, le « rêve muet et noir¹¹ » est entré dans un univers cohérent qui peu à peu s'élargit et s'enrichit.

Les œuvres antérieures, elles aussi, se sont éclairées. Elles étaient les étapes nécessaires qui devaient, souvent dans l'obscurité et l'effort laborieux, ramener le romancier vers le mystère de ses origines. Satan Belhumeur, Abel Beauchemin, Malcomm Hudd, Jos Connaissant, en racontant leurs angoisses et leur solitude, dans cet étroit passage où ils ont été coincés entre leur passé et la mort, ont exprimé, chacun à leur façon, le sérieux, voire le tragique de la démarche du romancier qui, lui aussi, avance sur la corde raide posée entre deux gouffres: celui d'un univers caduc condamné à la corruption; celui d'un espace immense, vide et blanc, où il doit oser regarder pour ne pas perdre l'équilibre... Avec les *Grands-pères*, l'écriture de Beaulieu s'est tendue à l'extrême. Ce n'est pas impunément que le créateur s'approche des sources intimes où se nourrissent les racines d'un univers. Le grand-père et son petit-fils se sont rencontrés et se sont révélés mutuellement leurs secrets. Ils se sont compris. Et l'on ne sait plus, quand le livre s'achève, lequel est le plus atteint du personnage ou de son romancier:

Il était en sueur, sa tête se vidait de toute image; il était plein de trous. Rien ne pouvait plus être retenu, observé, accepté ou refusé. Il n'appartenait désormais qu'à ce qui descendait, s'enfonçait, s'engloutissait, se perdait dans la compagnie des diables aux yeux pervers. Ne restait plus qu'à s'exprimer une dernière pensée qui ne se formulait pourtant que de l'autre côté du miroir, dans le pays immobile et blanc...¹²

Tous les deux ont ici même destin et seule l'écriture leur a permis de donner à ce destin une forme possible avant l'éternité.

Ottawa, Ontario.

POURQUOI LES AMÉRICAINS QUITTENT-ILS LA LUNE ?

Au moment où nous écrivons ces lignes, les Américains viennent de faire leurs adieux à la lune; ils s'apprêtent également à quitter le Vietnam.

Sur leur départ du Vietnam, tout a été dit, rien n'a été caché. Les journaux, les revues, la radio et la télévision ont analysé et dévoilé tous les aspects de ce départ. Mais sur le départ des Américains de la lune, tout n'a pas été dit. Tout n'a pas encore été dit. L'essentiel reste à dire. Il faut le dire, cet essentiel. Il faut dévoiler la face cachée du départ de la lune. Le monde entier doit apprendre les vrais motifs pour lesquels les Américains ont décidé de quitter les contrées sélénienes. Nous les dirons. Un jour ou l'autre, ils seront connus. Pourquoi ne pas les dire tout de suite ?

Si les Américains disent adieu à la lune, c'est qu'ils viennent d'y faire une découverte bouleversante. Non pas celle de microbes ou de virus dangereux pour leur santé. Il s'agit de tout autre chose. Maintenant, c'est vrai ! c'est sûr ! on ne peut plus en douter: la lune est habitée. Les Américains en ont maintenant des preuves irréfutables. Les Américains quittent la lune parce qu'elle est habitée.

A chacun de leurs voyages, les cosmonautes ont modifié l'aire de leurs explorations jusqu'au moment où il leur est apparu avec évidence qu'une région de la lune était habitée, une région qui évoque le mystère de l'Orient et qu'on appelle la face cachée de la lune.

Les Américains ne veulent pas intervenir dans le destin du peuple sélénien. Ils veulent laisser aux habitants de la lune la liberté de faire leur histoire. Aussi, en toute pudeur et discrétion, ont-ils décidé de quitter les plages sélénienes.

Maintenant, tout est clair, il suffisait de voir la face cachée du problème.

René CHAMPAGNE.

16.12.72.

8. *Les Grands-pères*, 48.

9. *Ibid.*, 101.

10. *Les Grands-Pères*, 157.

11. *Jos Connaissant*, 231.

12. *Les Grands-pères*, 157.

La vraie nature de Bernadette

— un film de Gilles Carle

par

Yves Lever

Il y a quelques années, Gilles Carle disait que le Québec avait besoin d'un cinéma « en largeur » plutôt qu'« en profondeur », un cinéma d'exploration plutôt que d'introspection. Il en donne une brillante démonstration avec *La vraie nature de Bernadette*, film tout aussi « questionnant » que son titre.

Panoramique sur le pays réel

Par un curieux hasard, où nous avons reconnu un nouveau pôle de sensibilité, la plus grande partie du cinéma québécois se tourne actuellement à la campagne (cf. *Relations*, 376, nov. 1972). *Bernadette* appartient à cette catégorie de films promenant des citadins à la campagne pour violer ou apprivoiser la nature, ou bien chercher dans le fleuve, les lacs et les yeux des gens des miroirs de leur « vraie nature ».

Le bag hippie, l'exotisme, l'air pur, la tranquillité, la simplicité, le naturisme attirent Bernadette à la campagne. Comme les fruits (exotiques pour la région) qu'elle accroche aux arbres, Bernadette se promène d'abord dans un doux nuage idéaliste, entre deux airs, deux espaces, deux temps. Elle regarde tout, mais ne voit pas grand chose. Regard de photographie de cartes postales.

La caméra de Gilles Carle n'épouse cependant pas la naïveté de son regard. Dans un plan très amusant, la photographie d'une belle maison campagnarde placée juste devant l'objectif bascule pour laisser voir la maison réelle, abandonnée, décrépite, sale. Le ton est donné pour tout le film. La caméra se situe à ras de terre, du côté des habitants. Regard de propriétaire depuis longtemps acculturé à cet environnement. Regard de travailleur plutôt que de contemplateur, d'évaluateur plus que d'admirateur, de « cultivateur » et non de dilettante, de « permanent » un peu désabusé, non de touriste. Une musique alliant des sonorités nouvelles aux rythmes et modes les plus traditionnels vient souligner ce sentiment de possession, fait chanter ces airs qu'on a oubliés en ville, rétablit avec le spectateur la connivence d'un enracinement commun.

Connivence, oui; complaisance, non. Le panoramique découpe autant le très beau que le moins beau. Il ne suit pas une trajectoire continue pour dégager une cohérence dans un univers qui n'en a plus. La caméra se promène partout, regarde un moment, repart, découvre un nouveau personnage ou un nouvel objet, revient en arrière pour reprendre l'observation, rapporte une image et la juxtapose à une autre, admire ou rejette la juxtaposition, recommence. Elle rassemble des pièces, mais ne cherche pas trop à composer une mosaïque. Elle réunit

les morceaux brisés d'un miroir, mais précisément parce que le miroir est brisé, il ne réfléchit plus la pureté des lignes, il n'en donne que des reflets fragmentaires.

De cette « bataille » d'images résultent un humour assez exceptionnel, un naturel bouillonnant de vie, l'exubérance d'une naï-

veté acceptée, des rencontres heureuses (et parfois malheureuses) de personnes et d'objets: Bernadette et Thomas, la fraîcheur de Bernadette et les « vices » farfelus des vieillards, la soupe et la confiture, le syndicalisme et la fête, les miracles et les fusils, la psychologie et les superstitions, le naturisme et l'insémination artificielle, la mustang-auto et le mustang-cheval sur une même image, les avions et les poules, etc.

Le pays réel est rapaillé, constaté dans ses accords et ses contradictions. Et la constatation se change en contestation.

La vraie nature ?

A son tour et un peu malgré elle, Bernadette reprend ce regard.

Quand elle met les pieds sur terre, elle découvre que les feuilles multicolores recouvrent souvent une bonne couche de boue, que des effluves de m... traversent souvent l'air pur de la campagne, que la tranquillité n'existe nulle part, que la simplicité des gens n'apparaît qu'occasionnellement et toujours comme une victoire sur la complexité de la vie.

La quête de la vraie nature se transforme alors en la reconnaissance de plusieurs natures vraies. A travers la découverte du pays réel multiforme, Bernadette découvre la multi-dimensionnalité de sa « vraie nature ». Elle est à la fois Bernadette Brown, citadine en rupture nostalgique de mariage, locataire dans son propre pays devenu état américain; Bernadette Bonheur, propriétaire terrien, enracinement d'habitant et de coureur des bois, libre amoureuse de la terre et des gens, mère de famille nombreuse dont les fils ne tournent pas tous bien; Bernadette « Soubirous », révélateur de structures religieuses persistantes, provocatrice de « miracles » par sa simplicité et sa pureté originelles, miroir de l'authenticité et contestation des superstitions. Pour les fermiers des environs, elle devient aussi une Bernadette « Devlin », porte-étendard de la révolution commencée, dépassement de la force par la fragilité, liaison de la passion et de l'intelligence dans la lutte.

L'écrivain Jacques Ferron parle du Québec comme d'un « pays incertain ». Un film comme *La vraie nature de Bernadette* rapaille des petits bouts de certitudes, mal assurées encore, mais bien vivantes. Si on juxtapose ces petites certitudes à celles des cinéastes Perrault, F. Dansereau et Labrecque, celles des romanciers Hébert, Ferron et Lévy-Beaulieu, des poètes Miron, Vigneault et tous les autres, une mosaïque originale de témoignages prend forme, une grande certitude commence à sourdre: « On est pogné, mais on va s'en sortir » (Y. Deschamps).

L'atelier
qui donnera
à vos imprimés
un caractère
de distinction



IMPRIMEURS · LITHOGRAPHES · STUDIO D'ART

8125, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTREAL (351), QUÉBEC
388-5781

De la mort à la vie

Gilles CUSSON (poèmes), Paul HAMEL (photos): **Les longs chemins de l'homme**. — Montréal, les Editions Bellarmin, 1972, 100 pages.

Il est des hasards qui sont des rencontres de bonheur. C'est ainsi que, par hasard, Gilles Cusson avait dans ses tiroirs une liasse de poèmes qui attendaient de voir le grand jour et que Paul Hamel possédait dans ses albums des centaines de photos que personne ne connaissait. Organiser les poèmes dans une démarche poétique, choisir des photos qui soient en harmonie avec la tonalité générale ou particulière des textes fut une œuvre de patience, de finesse et de goût qui aboutit au livre réussi que nous recensons.

Je ne pense pas que le Père Cusson ait la prétention de faire de la littérature pour la littérature. Il traduit de façon poétique une expérience beaucoup plus profonde et plus intérieure qui s'échelonne sur une vingtaine d'années. Dans l'ouvrage, nous cheminons de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de la désespérance à la joie. Montée vivante vers un « être plus » toujours plus rayonnant.

J'ai parlé d'un heureux mariage de l'expérience poétique et de l'expérience spirituelle. C'est en effet une des caractéristiques, sinon la principale, de l'ouvrage. Participer à l'angoisse du monde, à la dureté de la réalité qui nous brise, alterner entre le rire et les pleurs, cheminer en vivant des hauts et des bas, n'est-ce pas notre lot à tous et, en ce sens, l'A. n'exprime-t-il pas ce qui fait le drame de notre existence, en même temps que sa misère et sa beauté ?

Les symboles poétiques, véritables clés à la compréhension du message transmis, nous livrent le sens de cette démarche dont j'ai parlé. L'ambiguïté ou l'ambivalence des choses s'y révèle en plénitude.

Que ce soit la *fleur brisée* que l'on regrette:

Je n'avais qu'une fleur
et je l'ai cassée
Je l'ai cassée
en l'embrassant
Et je crois qu'elle a saigné
Jusque sur mes mains (p. 15);

ou la fleur qui s'ouvre à la lumière:

Il était une fleur
qui avait cinq pétales
et qui les avait tournés
tous les cinq
vers le ciel
comme une main ouverte
Et elle se tenait comme ça (p. 71);

on assiste toujours à une brisure, à une rupture qui se résout en communion, en joie lumineuse.

Les photos du Père Hamel sont aussi, dans ce contexte, un renfort précieux à l'expérience poétique et spirituelle. Elles expriment une attention à la nature, avec un souci extraordinaire de précision et d'observation, un amour de l'homme et de ses visages qui nous interpellent et nous émeuvent.

En un mot, cette quête conjugée vers la beauté est un témoignage dans notre siècle de bruit et de béton.

Jean-Paul LABELLE.

relations

REVUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL,

RELATIONS présente, chaque mois, études et dossiers sur divers problèmes :

- Éducation
- Politique nationale et internationale
- Questions religieuses et vie de l'Église
- Affaires sociales et problèmes économiques
- Arts et littérature
- Etc.

En décembre 1972,

RELATIONS

a publié un numéro spécial, intitulé

MORALE ET CHANGEMENT,

sur

l'évolution de la conscience morale au Québec :

- la religion de l'ordre... et après ?
- morale nouvelle, morale biblique ?
- au-delà du personnalisme et de la « conscience personnelle »...
- morale et église en changement
- etc.

Abonnement : \$7 par année (11 numéros) — le numéro : 75¢. Prix spéciaux pour plusieurs exemplaires.

Formule d'abonnement au verso pour vous-même ou pour quelqu'un de vos amis.

La paix est possible

Une nouvelle, ou plutôt une ancienne conception de l'homme resurgit: l'homme est fait pour combattre l'homme... La guerre est inévitable. La course aux armements, comment l'éviter ? C'est une exigence primordiale de la politique. C'est donc une loi de l'économie internationale.

...

Face aux démentis tragiques et insurmontables qui semblent constituer la réalité impitoyable de l'histoire contemporaine, aux séductions de la force combative, à la violence aveugle qui frappe les innocents, aux embûches cachées tendant à spéculer sur les grands marchés de la guerre, à opprimer et asservir les petits, face enfin à la demande angoissée qui se fait toujours pressante, la paix entre les hommes n'est-elle jamais possible ? une paix véritable ? faisons jaillir de notre cœur, plein de foi et fort d'amour, la réponse simple et victorieuse: Si ! Une réponse qui nous pousse à être des artisans de paix...

(Paul VI, 8 décembre 1972.)

RELATIONS — formule d'abonnement

Vous trouverez ci-joint la somme de \$..... pour un abonnement de année(s) à la revue RELATIONS.

Nom du destinataire :

Adresse :

Abonnement — 1 an : \$7.00

Abonnement de soutien : \$10.00 ou plus

Adresser à : RELATIONS, 8100, boul. Saint-Laurent, Montréal 351 — 387-2541

relations

et ses lecteurs

Église et politique

Ville LaSalle, 13 octobre 1972.

M. Guy Bourgeault,
RELATIONS

Cher confrère,

Je viens de lire votre article (octobre 1972) sur la déclaration de Gaston Michaud, « Pourquoi je débarque ». C'est vrai, l'Eglise-institution se donne « bonne conscience ». Personnellement, j'ai « mauvaise conscience » : curé, j'appartiens à l'establishment ecclésiastique, qui est lui-même lié à l'establishment tout court. J'ai mauvaise conscience parce que je parle beaucoup de justice sociale et que je me sens incapable de travailler sur ce terrain selon mon désir : je suis accaparé par des choses qui m'apparaissent pourtant insignifiantes, « décalées » des vrais besoins...

J'ai participé activement au lancement d'un mouvement populaire qui sera bientôt en mesure, si tout va bien, de mettre sur pied une coopérative d'alimentation à frais directs. Nous espérons que cette réalisation sera un moyen de coopération, de participation, d'échange, d'information et de formation économique et politique, ainsi qu'un lieu de l'amitié et de la fraternité. Pour un chrétien, de l'évangile en action.

Le 7 octobre dernier, j'écrivais ceci :

POUR UN CERTAIN ORDRE — Notre société n'est pas faite « pour l'homme », mais « pour un certain ordre ». Cet ordre est défendu âprement par une minorité qui a tout intérêt à le sauvegarder et à le promouvoir.

L'Eglise elle-même, comme institution, donne trop d'importance à son organisation interne. Une part prépondérante de ses énergies se dépense pour le renforcement de ses structures. Elle s'efforce bien de parler à l'homme et travaille même à sa libération. Mais elle ne le fait que dans la mesure où l'on ne la dérange pas dans son « ordre ».

Si elle dérangeait, elle serait dérangée.

Si elle libérait, on l'enchaînerait.

Si elle avait soif de justice, on la persécuterait.

Si elle travaillait vraiment « pour l'homme », elle serait en contradiction totale avec l'ordre établi, et on comploterait pour la faire disparaître.

Notre Eglise n'est donc pas si terrible que cela ! Au demeurant, à part quelques exceptions qui devraient nous faire réfléchir, le pouvoir qui exploite s'accommode assez bien de ses déclarations conciliaires, pontificales, synodales et épiscopales, ainsi que de ses homélies dominicales.

Tout cela a été dit, et longtemps avant moi, d'une façon ou d'une autre. Mais... je suis sûr que le temps est venu de déranger.

Bernard Papillon, C.R.I.C.

LaSalle, Qué.

L'Église du Vietnam et la guerre

Dalat, 6 décembre 1972.

Les Jésuites canadiens et autres travaillant au Vietnam tiennent à signifier aux lecteurs de *Relations* qu'ils ne partagent nullement les vues exprimées sur le Vietnam dans les deux articles parus dans cette revue en octobre 1972.

Louis Robert, S.J., Louis Leahy, S.J., Gabriel Couture, S.J., Paul Deslières, S.J., Lionel Tremblay, S.J., F. X. Ross, S.J., André Gélinas, S.J., Henri Forest, S.J., James J. Delvin, S.J. (USA), Doan Co Ly, S.J. (Vietnam), Jean C. Blaquièrre, S.J. (France), Julian Elizalde, S.J. (Espagne), André Gaultier, S.J. (France), Marcel Lichtenberger, S.J. (Belgique), Sesto Quercetti, S.J. (Italie).

Dalat, 24 novembre 1972.

P. Guy Bourgeault, S.J.,
secrétaire de la rédaction,
Relations.

Mon cher B.,

Nous avons tous lu, ici, les deux articles de *Relations* sur le Vietnam. En fait de procès tendancieux et malhonnête, uniquement inspiré par l'idéologie de Hanoi, il est difficile de trouver pire...

Je veux simplement signaler quelques points. — Je doute qu'on puisse croire que 700.000 personnes aient quitté leur patrie du Nord simplement parce que quelques membres du clergé leur auraient parlé de « damnation » s'ils demeuraient sous un régime communiste ! (La vérité, c'est bien plutôt que les curés, qui voulaient pour la plupart rester sur place, ont suivi leurs paroissiens.) D'ailleurs, d'autres milliers de personnes viennent tout juste de quitter les villages pillés par les VC et les troupes du Nord. — Tout le monde veut la paix. Et ce n'est pas Thieu qui s'oppose à une certaine « paix », mais bien 17 millions de personnes... D'ailleurs, ce n'est pas tant le communisme qu'on rejette, ici, qu'un régime militariste de type stalinien... et qui recrute ses soldats jusque parmi des enfants de 12 ans (je n'exagère pas). Même *Le Figaro*, *Le Monde* et *Paris-Match* commencent à y voir clair...

— La liberté de religion au Nord : une fausseté. Je connais des gens qui ont été forcés de parler de cette liberté, (des prisonniers de guerre), à la radio de Hanoi, et qui se sont démentis dès qu'ils en ont eu l'occasion... — Et nous, les étrangers au

Vietnam... On parle beaucoup, surtout depuis Vatican II, de la collaboration entre les nations. Faut-il empêcher de rendre à une jeune communauté chrétienne orientale les services qu'elle-même demande à certains occidentaux ? Ceux qui ont étudié chez nous (au Collège pontifical dont il est question dans *Relations*), et qui ne sont pas absents du pays depuis quelques années, ne nous font jamais le reproche d'être « occidentalisants » ou « impérialistes »... Et nous faisons tout pour que des Vietnamiens nous remplacent le plus tôt possible. En attendant, nous ne prenons la place de personne, enseignons gratuitement, occupant des postes que personne ne veut prendre. Et les demandes sont chaque jour de plus en plus nombreuses : retraites, cours de recyclage, etc. — Les catholiques ici : à peine 10%. Et on leur en veut de savoir s'organiser ! Si tu restes dans ta sacristie, on te le reproche ; si tu es débrouillard et si tu as le don de l'organisation, on te le reproche encore... Je pense à ces asiles pour vieillards, dirigés par des religieuses (dont plusieurs sont des Françaises) et qui sont pleins à craquer... Mais il ne faut pas parler de cela : gare au triomphalisme !

... *Relations* a eu raison de condamner la violence institutionnalisée en Amérique du Sud. Mais l'agression militaire de Hanoi au Sud-Vietnam et au Cambodge ?...

Ces articles me font penser à une histoire du Québec qui serait écrite par un orangiste de Toronto...

Louis LEAHY, S.J.

L'avortement libre ?

Abbaye Saint-Benoît,
Saint-Benoît-du-Lac, Qué.

Père Marcotte,

Ces dernières années vous avez fait paraître dans *Relations* plusieurs articles sur l'avortement. L'encadré de la page 301 du numéro de novembre dernier en donne le bilan. Dois-je conclure que vous vous proposez de réunir ces articles en un cahier spécial qui paraîtrait bientôt ?

Par ailleurs, pour votre usage personnel, vous avez dû établir une bibliographie sur le sujet susdit. Est-ce possible que vous m'en fassiez parvenir une copie ?

G. B., o.s.b.

1. Je suis heureux de dire que quelques-uns de ces articles ont été réunis en volume sous le titre de « L'Avortement libre ? » et paraîtront à la mi-janvier aux Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

2. La bibliographie du sujet est immense. Je me contenterai d'indiquer, parmi les ouvrages plus récents, ceux qui, au plan de l'information ou de la réflexion, m'apparaissent les plus importants.

1 — Callahan, Daniel: *Abortion: Law, Choice and Morality*, Londres, Macmillan, 1970, 524 pages. Bien informé et structuré. D'inspiration chrétienne très libérale.

2 — Centre catholique des médecins français: *Avortement et respect de la vie humaine*, Paris, Editions du Seuil, 1972, 244 pages. Avec la participation de quelques théologiens d'avant-garde.

3 — Chauchard, Paul: *Le respect de la vie*, Paris, Beauchesne, 1963, 208 pages. Bibliographie, p. 205.

4 — Gardner, R. F. R.: *Abortion — the personal dilemma*, Exeter, Paternoster Press, 1972, 288 pages. Bibliographie, p. 277. Excellent.

5 — Granfield, David: *The Abortion Decision*, New York, Garden City, Image Books, 1971, 237 pages. Réflexion chrétienne vigoureuse.

6 — Grisez, Germain: *Abortion: the Myths, the Realities and the Arguments*, New York et Cleveland, Corpus Books, 1970, 559 pages. Ouvrage très documenté, d'inspiration chrétienne conservatrice.

7 — Guy, François et Michèle: *L'Avortement*, Paris, Les Editions du Cerf, 1971, 239 pages. D'accès facile avec bibliographie sommaire, p. 235-239.

8 — Hall, Robert E.: *Abortion in a Changing World*, New York et Londres, Columbia University Press, 1970. Deux gros volumes publiés à la suite de la conférence internationale sur l'avortement tenue à Hot Springs, Virginie, en 1968. On y entend toutes les voix à propos de tous les aspects de l'avortement.

9 — Mongeau, Dr Serge et Cloutier, Renée: *L'Avortement*, Montréal, Editions du Jour, 1968, 175 pages. Opinions connues.

10 — Noonan, John T. Jr.: *The Morality of Abortion — Legal and Historical Perspectives*, Cambridge, Harvard University Press, 1970, 276 pages. Avec la collaboration de plusieurs moralistes catholiques et protestants réputés.

11 — Pelrine, Eleonor Wright: *Abortion in Canada*, Toronto, New Press, 1971, 133 pages. Plaidoyer biaisé en faveur de l'avortement libre.

12 — Shaw, Russel: *Abortion on Trial*, Dayton, Ohio, Pflaum Press, 1968, 203 pages. Ouvrage de vulgarisation.

13 — Shils, Edward: *Life or Death: Ethics and Options*, Portland, Reed College, 1968, 167 pages. Ouvrage écrit en collaboration par Edward Shils, Norman St. John-Stevs, Paul Ramsey, etc., à la suite d'un symposium sur « La sainteté de la vie ».

M.M.

Noël 1972.

Père Marcel Marcotte.

Avec l'expression de ma très grande admiration, je suis heureuse de vous adresser, à l'occasion de Noël, la documentation concernant notre nouveau service « Grossesse-Secours », premier mouvement d'expression française affilié au « Birthright » de Toronto, que vous connaissez déjà sans doute... La mise en marche du mouvement, des travaux de traduction et les cours de formation (déjà suivis par deux groupes de 22 bénévoles) ont mangé tout notre temps; mais l'adhésion enthousiaste de tous les participants est très encourageante... Notre local est loué, et nous occupons déjà deux pièces dans l'édifice de la « Plume Rouge », tout près du Forum — un point très central de notre ville et facile d'accès.

A vous et à toute l'équipe de *Relations*, j'offre mes vœux de Noël...

Suzanne LONGTIN,
43, Hazelwood,
Montréal 257.

Worship of new idols ?

Central Islip, Dec. 10, 1972

Dear Sir:

...

While the U.S. and Britain have been repeatedly accused of colonial-capitalistic exploitation of others, not a word was written to condemn the robbery, by means of nationalization of the hard-earned invested savings of millions of working class Americans, Englishmen or Canadians by the marxist rulers of Cuba and Chili. Does the Commandment « Thou shalt not steal » apply only to the Anglo-Saxon nations you so despise ?

Your most recent vicious piece of marxist propaganda dealt with the radicalization of Labor Unions in the Province of Quebec. This was undoubtedly the most marxist-leninist essay ever to appear in a so-called catholic magazine...

So, since you have decided to transform Catholic Quebec into a marxist oblast, destroy the Dominion of Canada and worship the new idols called Castro, Allende, do so without the aid of my modest American subscription.

A.R.

Outres neuves, vin vieux ?

Ralph WOODHALL: *L'Incarnation*. — Gérard O'COLLINS: *La Révélation*. — Jean COVENTRY: *La Foi*. — Laurent CANTWELL: *La Trinité*. — Robert BUTTERWORTH: *La Création*. — Osmund LEWRY: *Théologie de l'histoire*. — Col. « Théologie d'aujourd'hui », 1-5, 7. — Sherbrooke, Ed. Paulines, 1970 et 1971, appr. 100 pp./vol.

Le titre de la collection — *théologie d'aujourd'hui* — fait plus actuel que le contenu des divers ouvrages qui, jusqu'ici, la composent. (En préparation: *L'Évolution* par Jean Moore, *L'Eglise* par Pierre Hebblethwaite, *L'Oecuménisme* par Michael Hurley.) Traduction d'une somme irlandaise (The Mercier Press, Cork, Irlande), la collection présente les grands traités classiques de la théologie avec intelligence et sobriété, dans une langue qui n'est pas trop hermétique (cf. *La Trinité*, par exemple), mais sans guère renouveler la réflexion ni stimuler la recherche. Elle fait le point pour l'étudiant des facultés de théologie catholique qui serait effrayé par des études plus élaborées. — Le fascicule sur *L'Incarnation*, quoi qu'en dise la préface (« la théologie du Christ doit embrasser la théologie entière... »), se préoccupe davantage de l'histoire de la christologie (pp. 18-39, 40-60, 61-68) que de l'« élaboration de la pleine signification de l'Incarnation pour nous » (préface, p. 5). — Celui sur *la Révélation* comporte une section « positive » ou biblique et historique (50 pages) assez riche ;

les réflexions qui suivent ne dépassent toutefois pas, dans l'ensemble, le niveau d'une théologie biblique articulée selon le schéma imposé par maintes discussions au cours de l'histoire : obscurité et lumière, foi et raison, rôle de l'Eglise, Ecriture et Tradition. Le plus neuf : le pour et le contre de la *Théologie de l'espérance* de J. Moltmann (pp. 77-78). — *La Foi* : raisonnable, certaine, surnaturelle et libre (pp. 50-94, le corps de l'ouvrage). Ici encore, bonne présentation du traité traditionnel fondé sur Augustin et Thomas d'Aquin. — L'appendice de l'ouvrage consacré à *la Trinité* montre bien comment tout le livre, tout en renonçant aux expressions d'époque et au langage technique, n'a fait que suivre, depuis les témoignages et réflexions néo-testamentaires jusqu'aux systématisations de la scholastique médiévale, le développement de la théologie trinitaire au fil de l'histoire ; la pensée d'Augustin et les déclarations du concile de Nicée lui fournissent l'armature essentielle. « Nos existences entières sont pourtant vécues en relation à la Trinité », note la préface (p. 7) avec justesse ; on eût souhaité le mieux voir. — La théologie de *la Création* me paraît davantage renouvelée ; la participation de l'homme à l'œuvre de la création dans le Christ aurait toutefois gagné à être exposée de façon plus élaborée. — Seule la *Théologie de l'histoire* révèle la créativité et l'enracinement dans le monde d'aujourd'hui nécessaires à l'élaboration d'une « théologie d'aujourd'hui ».

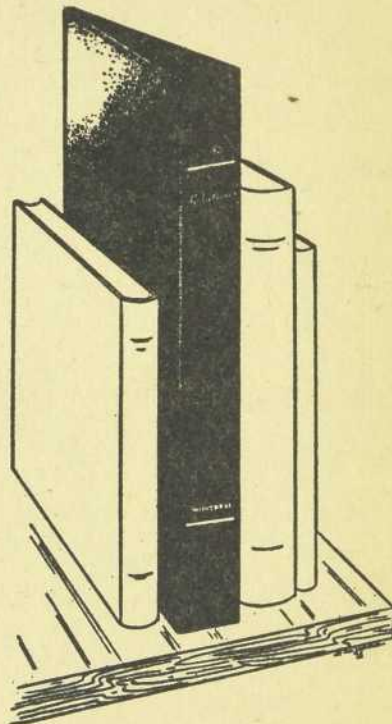
G. B.

OUVRAGES RECUS

BARRAL-BARON, André: *Quand Dieu parle*. Col. « Foi chrétienne ». — Paris, le Centurion, 1972, 211 pp.
 CHALET, Jean-Anne: *La Roumanie, alliée rebelle*. Col. « Politique — Histoire », 5. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 153 pp.
 DEHANT, André, GILLES, Arthur: *Votre enfant apprend à écrire*. Col. « E 3 », 23. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 141 pp.
 DELARUE, Georges: *L'Evangile, livre des pauvres*. — Paris, P. Lethielleux, 1972, 202 pp.
 DUPONT, Rolande: *Le Conseil conjugal et familial*. Col. « Via », 23. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 163 pp.
 EN COLLABORATION: *Parole-Dimanche, Année « B »*. Commentaires de Pierre Bougie, Paul-André Guigère, Laurent Lafontaine, Jacques Lamarche, Jean Martucci. — Montréal, Fides, 1972, 279 pp.
 GRAY, Daniel: *Le bonheur vert. Roman*. — Tournai, Casterman, 1972, 258 pp.
 HASENFORDER, Jean: *L'Innovation dans l'enseignement*. Col. « E 3 », 24. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 144 pp.
 JUNEAU, Marcel: *Contribution à l'histoire de la prononciation française au Québec. Etude des graphies des documents d'archives*. Col. « Langue et littérature françaises au Canada », 8. — Québec, PUL, 1972, 311 pp.
 LAFOND, Maurice: *Lettre aux religieux du Québec*. — Montréal, Fides, 1972, 161 pp.
 LECLERCQ, Jacques: *Documents autobiographiques* présentés par Jean Ladrière et Eugène Collard. — Tournai, Casterman, 1972, 175 pp.
 LEGRIS, Renée: *Robert Choquette*. « Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française », 8. — Montréal, Fides, 1972, 64 pp. (fiches).
 LEMIEUX, Louise: *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*. — Montréal, Leméac, 1972, 342 pp.
 LE MOINE, Roger: *Napoléon Bourassa*. Col. « Classiques canadiens », 44. — Montréal, Fides, 1972, 87 pp.

LIMP, Walter: *Anatomie de l'apartheid*. Col. « Politique — Histoire », 4. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 175 pp.
 Manuscrits d'écrivains français des 19^e et 20^e siècles. Documents réunis et présentés par Jean-Luc Mercier. Cahier d'inédits no 3. — Ottawa, Ed. de l'Un. d'Ottawa, 1972, 199 pp.
 MARION, Séraphin: *Hauts faits du Canada français relevés et commentés par des Anglophones*. — Ottawa, Ed. de l'Un. d'Ottawa, 1972, 206 pp.
 MARTINET, M.: *Théorie des émotions. Introduction à l'œuvre d'Henri Wallon*. Col. « Analyse et raisons », 17. — Paris, Aubier/Montrigne, 1972, 159 pp.
 MAURALILLE, Guy: *Chrétiens vers l'an 2000*. — Paris, le Centurion, 1972, 168 pp.
 MOEUVRES, Hubert: *Notre vie de chrétien*. — Paris, Nouvelles éditions latines, 1972, 222 pp.
 MOLES, Abraham A., ROHMER, Elisabeth: *Psychologie de l'espace*. Col. « Mutations-Orientations », 23. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 163 pp.
 OFFICE DE CATÉCHÈSE DU QUÉBEC: *Des rues et des hommes*. — A. Dix brochures (Novalis). B. Document pour l'éducateur (166 pp.). — Montréal, Fides, 1972.
 RICARD, François: *L'art de Félix-Antoine Savard dans « Menaud, maître-draveur »*. Col. « Etudes littéraires ». — Montréal, Fides, 1972, 142 pp.
 SARTIN, Pierrette: *Comme je te veux. Roman*. — Tournai, Casterman, 1972, 240 pp.
 TAVOILLOT, Henri: *Les parents et le travail scolaire*. Col. « Parents et enfants ». — Paris, le Centurion, 1972, 128 pp.
 TREMBLAY, Jean-Paul: *Napoléon Aubin*. Col. « Classiques canadiens », 43. — Montréal, Fides, 1972, 96 pp.
 TRUDEL, Jean: *Un chef-d'œuvre de l'art ancien du Québec. La chapelle des Ursulines*. — Québec, PUL, 1972, 115 pp.
 WINAVER, Dr Diane: *Vie sexuelle et risque vénérien*. Col. « Via », 22. — Tournai, Casterman (Poche), 1972, 162 pp.

CONSERVEZ RELATIONS



CARTABLE en similicuir
rouge avec titres or

Jeu de 11 cordes
au comptoir \$3.00
par la poste \$3.25

RELIURE de votre
collection 1971

Le lecteur fournissant
sa collection : \$4.00

Si nous fournissons
la collection : \$11.00

Ajouter \$0.35 pour frais
d'expédition

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal 351 387-2541

SCIENTIFIQUE L'INDIQUE • UNE ENQUETE SCIENTIFIQUE L'INDIQUE • UNE ENQUETE

Bien parler pour être bien compris



Jean-Paul Kirouac
Société Radio-Canada

Une enquête faite par la maison Sorécom Inc. au cours de l'été et de l'automne 1970 avait pour but d'évaluer la portée sur le public de la publicité en français correct et en français incorrect.

Quelques extraits de l'enquête—

—"... le bon français est la deuxième qualité, après l'honnêteté, que doit posséder un message publicitaire ..."

—"la publicité traduite n'a la faveur que d'une minorité: 18% à Montréal, 27% à Québec"

—"on a plutôt tendance (50% à Montréal et 75% à Québec) à croire que les fautes de français dans la publicité conduisent les enfants à moins bien parler"

—"... la majorité de nos interviewés de Québec et de Montréal manifestent des opinions généralement favorables à une langue publicitaire de qualité; c'est ainsi qu'on s'oppose à l'utilisation de mots anglais et de termes populaires mais inexacts".

L'enquête de Sorécom Inc. indique aussi que les adultes francophones des villes de Montréal et de Québec comprennent mieux les annonces rédigées en bon français que les annonces rédigées en français incorrect.

Bien parler c'est se respecter

POUR
ASSISTER
AUX

EMISSIONS PUBLIQUES

RADIO-CANADA
A MONTREAL
COMPOSEZ
868-3211
POSTE 1608

Bientôt
le studio 42
de la nouvelle maison
de **Radio-Canada**
sera en mesure
de recevoir
650 téléspectateurs

